

MOLIÈRE - L'HISTORIEN SOCIAL DE SON EPOQUE.

by

Isabel Macpherson Russell.

U.B.C. LIBRARY	
CAT. NO.	<u>LE 3 B7. 1926 A8 · R8 M 6</u>
ACC. NO.	<u>55016</u>

MOLIERE - L'HISTORIEN SOCIAL DE SON ÉPOQUE.

by

Isabel Macpherson Russell.

A Thesis submitted for the Degree of
MASTER OF ARTS
in the Department
of
FRENCH

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

April, 1926.

CHAPITRE 1.

Introduction.

La mort de Molière fit paraître quantité de madrigaux. La plupart étaient au sujet des médecins qu'on imagina d'être vengés par la mort du grand comédien, leur ennemi. Dans sa vie il les avait raillés; pendant sa maladie il n'avait pas demandé leur aide; ainsi, dans sa mort, ils ne voyaient qu'une juste punition pour ses péchés. Mais, parmi ces madrigaux voici un d'un ton plus général, qui s'appelle Epitaphe:-

"Ci-gît cet ennemi des vices de son temps,
De qui la voix fit autant que la plume;
Il sut par l'une et l'autre, en délassant nos sens,
Des sévères leçons corriger l'amertume
Homme, qui que tu sois, qui l'eus pour ton censeur
N'épargnant pas tes moeurs ni ta personne
Pour le payer des soins qui t'ont rendu meilleur
Prie au moins que Dieu lui pardonne"¹

Ce petit poème signale, en bref, la route que suivent tous les critiques de Molière, de ses contemporains jusqu'aux écrivains de nos jours.

On convient universellement qu'il est le plus grand peintre des moeurs de son époque. Ce que nous - dont le but sera de montrer la vérité de ses portraits - voulons remarquer ici, c'est qu'il fut le premier, d'introduire, dans le genre du théâtre, cette étude de moeurs.

1. Despois. Oeuvres de Molière. T.1, p.xxiv.

Voltaire, dans son sommaire de l'Etourdi, pièce qui marque le début de Molière à Paris, a dit: "C'était le goût du théâtre italien et espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singuliers où l'on n'avait guère coupé à peindre les moeurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine ... La bonne comédie ne pouvait être comme en France, puis que la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître ... Ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes, que Molière les représenta avec des couleurs si vraies et durables"¹.

Avant Molière donc, le théâtre comique en France se compose, presque tout entièrement, des comédies d'intrigue. Et bien qu'il y'eut, sans doute, des traits de la comédie de caractère, l'étude sincère de la nature - c'est-à-dire l'étude des choses comme elles sont dans la vie actuelle - est inconnue. Les personnages ne sont que de mannequins. Le public les peut reconnaître facilement, il'est vrai, mais ce n'est pas parce qu'ils ressemblent à des gens vivants, mais seulement parce que l'auteur les tire du fonds des types qu'on avait employés depuis l'ancien théâtre grec. Il ne se soucie pas de la vraisemblance et il pousse ses types au burlesque.

Mais, dira-t-on, le théâtre tragique n'étudiait-il pas l'âme humaine, et ainsi, était-il nécessaire que le genre comique, dont le but est au premier plan, de faire rire, fût de même? Oui, le théâtre tragique faisant une étude de l'âme humaine mais ce n'est

¹ Cité par Depois. Oeuvres de Molière. T.1, p.100.

qu'un ouvrage psychologique et moral. Le genre tragique était si contraint par les règles dramatiques qu'on ne pouvait présenter les personnages dans les situations de la vie ordinaire, c'est-à-dire, dans le milieu qui expliquerait le mieux leur caractère. Du reste, comme dans la comédie on ne pouvait présenter les membres de la haute, société, de même les bourgeois et le peuple ne devaient pas paraître dans le théâtre tragique. Nous voyons donc que le grand progrès réalisé par Molière sera d'inaugurer l'étude de la nature, de présenter ses personnages dans le cadre social auquel ils appartiennent. Et maintenant comment avait-il été préparé pour ce travail?

Sa vie de comédien de compagnie lui donna une grande connaissance de la vie et fournit une base ferme sur laquelle il put bâtir avec confiance. A cette expérience de la vie, il faut ajouter ce qui est le fond de son génie - son esprit bourgeois. Mais à cet aspect essentiel de son caractère nous reviendrons tout à l'heure. Ici il est suffisant de noter qu'il a ce ferme bon sens, cette sagesse pratique, cet amour de modération qui caractérisent le bon esprit bourgeois. De retour à Paris et établi sous la protection, premièrement, de Monsieur, frère du roi, il regarda autour de lui. Il développa bientôt le goût de la cour, puisqu'il y trouva l'inspiration, et la protection, si importantes pour l'homme de lettres à cette époque où la lettre de cachet pouvait jeter en prison l'auteur d'une phrase hardie ou indiscrete. D'une observation pénétrante il trouva bientôt que les deux tendances extrêmes de la littérature pendant la première moitié du siècle, c'est-à-dire, la littérature de salon et celle de

cabaret, n'étaient ~~xxxxx~~ ni l'une ni l'autre à son goût. Les basses plaisanteries, la grossièreté de celle-ci le dégoutèrent; et il n'aima plus les grands sentiments et le raffinement outré de celle-là.

L'idée nouvelle que Molière substitue à l'ancien idéal dramatique, c'est l'imitation exacte de ce qu'on a sous les yeux. Bien des fois, dans ces comédies où il étale ses principes du théâtre, il insiste sur ce besoin de peindre à l'après la nature. Dans sa Critique de l'Ecole des Femmes il dit: "Il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments ... que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez ... on ne cherche point de ressemblance ... mais lorsque / vous peignez les hommes il faut peindre d'après nature; on veut (sic) que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle".¹ Et encore, dans l'Impromptu de Versailles: "Son dessein est de peindre les moeurs sans vouloir toucher aux personnes ... Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde".²

La dernière phrase soulève la question suivant. En quel degré / pouvait-on appliquer la satire dans les pièces de Molière à des personnes particulières.³

1. Despois. Oeuvres de Molière. T.3, p.351.

2. Despois. Oeuvres de Molière. T.3, p.413.

Plusieurs de ses contemporains l'attaquaient amèrement sur ce qu'ils considéraient des satires personnelles. Assurément, tout le monde conviendra que lui, qui avait un si grand génie, savait oublier ses sentiments d'homme et représenter objectivement la vie. Tirons une phrase de la Critique de l'Ecole des Femmes: "Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir."¹ Voilà, ce me semble, l'attitude qu'une juste critique doit prendre en examinant une satire des mœurs. Les critiques contemporains étaient justifiés dans une certaine mesure peut-être. Mais, sauf une ou deux exceptions, Molière n'a blessé personne et nous voudrions, dire à tout le monde du dix-septième siècle qu'ils suivent le sage conseil d'Uranie dans la Critique: "Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale, et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne"². Mais quelles sont les méthodes de Molière et comment a-t-il réussi? Ce sont des questions qu'il faut maintenant nous poser.

1. Ibid. p.324.

2. Despois. Oeuvres de Molière. T.3, p.346.

De son don d'observation nous avons preuve suffisante. Ecoutez de Villiers, contemporain et détracteur de Molière, qui dans sa Zélinde, a fait dire à un de ses personnages: "Elomire (Molière) n'a pas dit une seule parole ... Il avait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité; il paroissoit attentif à leurs discours et il sembloit qu'il regardoit jusqu'au fond de leurs âmes."¹ Et de plus, il avait beaucoup d'occasion d'observer. D'une naissance bourgeoise il était donc entouré du milieu bourgeois pendant sa jeunesse. Puis, comédien de campagne, il acquit sa connaissance de la vie provinciale. Et enfin, comédien du roi il pouvait observer la vie de la cour et de la haute société de la ville. Ainsi, voulait-il mettre quelque chose sur la scène, il n'avait que puiser dans son grand fonds d'observations, source presque intarissable. Voici donc un homme capable d'atteindre son but de reconstruire l'humanité de son temps. Avait-il aussi l'intention de corriger cette humanité? C'est une question sur laquelle les critiques ne s'accordent pas. Faguet a dit: "Molière a eu très peu de ce grand souci de moraliser qui a été un des inclinaisons les plus fortes du théâtre de 1630. Il a dit que l'emploi de la comédie est de corriger les moeurs des hommes ... Mais il s'est appliqué à peindre non à corriger."² Sarcey³ aussi, tient qu'il n'était pas le but de Molière de corriger les moeurs, que

1. Ibid. p.318.

2. Faguet. Etudes litt. 17e siècle. p.288.

3. Sarcey. Quarante ans de Théâtre T.2.

la moralité d'une peinture vient du degré dans lequel elle ressemble à la vie. D'autre part, regardons la préface de l'édition de Molière de 1682, attribuée à deux amis du comédien, la Grange et Vinot: "On peut dire que jamais homme n'a mieux su que lui remplir le précepte qui veut que la comédie instruisse en divertissant. Lorsqu'il a raillé les hommes sur leurs défauts, il leur a appris à s'en corriger, et nous verrions peut-être encore aujourd'hui régner les mêmes sottises, qu'il a condamnées, si les portraits qu'il a faits d'après nature, n'avoient été autant de miroirs dans lesquels ceux qu'il a joués se sont reconnus."¹ Mais enfin, cette question de la moralité de ses pièces n'est pas d'une première importance pour nous. Voyons ainsi, quel mesure de succès il a obtenu dans son vrai métier de peintre.

Ici nous avons plusieurs éloges contemporains. Un ministre protestant, le Sr. B. Piélat, écrit: "Comme donc il n'y eut jamais homme qui sût mieux contrefaire les actions d'autrui, ni mieux louer les vertus et mieux censurer les vices de toute sorte de gens, il est juste que ceux qui vivent au même siècle et qui sont capables de juger de son adresse et de son savoir, reconnoissent combien ils lui sont obligés, tant pour le divertissement que pour le profit qu'ils en reçoivent"². Citons encore une fois la préface de la Grange et de Vinot: "Sa raillerie étoit délicate et il la tournoit d'une manière si fine, que quelque satire qu'il fît, les intéressés, bien loin de s'en

1. Despois. Oeuvres de Molière T.1, p.xii.

2. Despois. Oeuvres de Molière T.3, p.19.

offenser, revient eux-mêmes du ridicule qu'il leur faisoit remarquer en eux Tout le monde a regretté un homme si rare mais particulièrement les personnes qui ont du bon goût et de la délicatesse".¹

Et enfin, voici ce que dit: Donneau de Visé dans son Oraison

Funèbre de Molière: "Je vous ai promis, Messieurs, de vous faire voir, dans le second point de cet éloge funèbre, de quelle utilité les ouvrages du défunt ont esté au public, Il a joué les Jeunes, les Vieux, les Sains, les Malades, les Cocus, les Jaloux, les Marquis, les Villageois, les Hipocrites, les Imposteurs, les Campagnardes, les Pretieuses Les Avars, les Bourgeois qui affectent d'estre de qualité tous les Impertinens enfin, de tout sexe, de tout âge et de toute condition Disons donc que tous ceux que notre autheur ajouez luy ont obligation. En faisant voir des portraits de l'Avarice, il a fait honte aux avars, et leur a inspiré de la liberalité. En rendant ridicules ceux qui rencherissent sur les Modes, il les a rendus plus sages Combien a-t-il fait changer le langage pretieux, **aboly** de turlupinades? ... Combien a-t-il épargné de sang à toute la France, en faisant voir l'inutilité des fréquentes saignées?"²

De tout cela nous voyons que ce que Molière haïssait le plus, ce qu'il a attaqué le plus souvent, c'est le faux sous toutes ses formes. Et c'est sous ce rapport qu'il faut surtout signaler sa méthode de présentation. Il prend quelque fois, pour assaillir certains vices,

1. Ibid. T.1 pp.xii, xviii.

2. A.P.-Malassis. Molière jugé par ses Contemporains, pp.16,17,18.

des types conventionnel du théâtre. Mais il les présente sous déguisement contemporain, il les place dans un milieu qui appartient, sans aucun doute, au dix-septième siècle. Ainsi, dans l'Avare, il a choisi un type qui avait existé toujours sur la scène, mais il lui prête des qualités, il le met dans des situations qui sont celles de la vie bourgeoise du temps de Louis XIV. Nous pourrions en donner bien d'autres exemples mais ce n'est pas nécessaire puisque nous les traiterons dans les chapitres qui suivent. Ici il est suffisant de remarquer le caractère complexe des oeuvres de Molière. Par exemple, comment expliquer le succès durable des Précieuses Ridicules? Ici l'effet comique vient surtout des manières et des façons de parler d'une partie de la société qui n'existe plus aujourd'hui. Mais Molière savait emprunter de la source éternelle du rire. Les affectations et les ridicules des précieuses n'ont pas le même effet comique pour nous que pour ses contemporains. Mais les valets qui affectent le bel esprit, c'est-à-dire, l'imitation des maîtres par leurs inférieurs voilà qui fera toujours rire les auditeurs de tous les siècles. Un contraste d'une autre espèce se trouve dans le Misanthrope. Philinte, l'homme de la cour et de la haute société, est vraiment de son époque, bien reconnaissable au monde du temps, tandis qu'Alceste n'appartient du tout au dix-septième siècle. Orgueilleux, froid et indépendant, il n'avait jamais paru dans cette société dont le code poli demandait une fausse politesse, une hypocrisie des manières et des convenances. On l'a appelé une âme républicaine, ce qui me semble un peu exagéré. En

ses idées. il est plutôt Molière lui-même, sans le goût, c'est vrai, pour la société - qualité nécessaire à l'homme de lettres et qui lui donne une perspective juste et normale - l'homme franc, qui ose critiquer et condamner tous les mauvais usages de son époque.

Voilà donc le génie de Molière. Tout en se rendant compte que l'homme explique par son milieu, son habitat, il lui donne des qualités qui persistent éternellement. Dans ses comédies, en effet, il se trouve une conception non seulement d'une époque, mais de la race humaine. Voyons maintenant comment cet observateur impartial a représenté les moeurs et les hommes de son siècle.

CHAPITRE 11

La Société de la Cour et de la Ville.

Brunetière a dit que "depuis le salon de Mme. de Rambouillet jusqu'au salon de Mme. de Récamier, l'histoire de la littérature pourrait se faire par l'histoire des salons"¹ - parole qu'on peut appliquer au cas de la plupart des écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle. La vie sociale est d'une grande importance dans l'histoire littéraire de la France. L'influence des femmes se faisait sentir en plusieurs directions, mais surtout elle réussissait à introduire un raffinement, à élever le ton et l'expression de la langue et de la littérature. Quant à Molière, toutefois, il ne subit pas la même influence. Son métier de comédien l'excluait de la haute société. Il fréquentait, il est vrai, le salon de Ninon de l'Enclos, mais celui-ci était un salon libertin qui avait, au temps orageux de la Fronde, remplacé l'hôtel de Rambouillet, rendez-vous de la première moitié du siècle. Quelqu'un, en effet, a dit² que Molière n'a pas présenté cet aspect important de la vie contemporaine qu'au théâtre le roi et la cour ne pouvaient figurer que dans la tragédie; que deux ou trois pièces en font mention mais ne les peignent pas; que les francs marquis n'étaient au fond que des rôles. Arriver à cette conclusion après avoir lu une demi-douzaine

1. Brunetière. La Jeunesse de Fléchier par l'Abbe Fabre, R.D.M., 1882, 15 avril.

2. Angot. Roles et Caractères de Molière, p.233.

des pièces de Molière, voilà de qui me semble incroyable. Mais comment donc expliquer sa connaissance profonde de la vie de cour et de la haute société?

Nous avons dit plus haut comment le troupe de Molière, retournée à Paris, gagna bientôt la protection de Monsieur, frère du Roi. Ensuite ce n'est pas étrange que ce grand prince, ce Roi soleil, qui était bon vivant et qui cherchait partout le divertissement, eût reconnu le génie du nouveau comédien. Il lui ouvrit donc sa cour et lui donna le titre de valet de chambre. Ainsi Molière devint homme de cour, et avec son grand don d'observation, il trouva ici, l'occasion de compléter l'éducation de son génie, dont le fondement avait été fait pendant sa jeunesse aux milieux bourgeois et provinciaux. Je tins maintenant un coup d'oeil sur la formation de la cour et de la société polie de cette époque afin de nous rendre compte de la matière extrêmement riche qui s'y trouvait, pour un peintre de moeurs.

Si l'on regarde n'importe lequel manuel d'histoire, l'on voit que la discipline fut le principe central du règne de Louis XIV. Il était encore garçon quand on avait développé en lui son instinct naturel de souverain. Alors, les orages continus de la Fronde, pendant sa minorité, l'avaient inculqué une horreur de toute sorte de désordre. Ainsi il dirigeait toute son énergie à organiser sa gloire dans une forme concrète. Il fonda son absolutisme sur la théorie gouvernementale de Bossuet qui tenait que le gouvernement s'ordonne divinement afin de permettre aux hommes à satisfaire l'instinct naturel de vivre ensemble dans une société organisée.¹

1. C. Hayes. Political & Social Hist. of Modern Europe, v.1, p.235.

Du reste il exigeait une abnégation absolue et obligatoire devant son autorité. Il voulait être son propre premier ministre, le centre de la machine gouvernementale et sociale. Ainsi, pour remplir des offices d'état, il n'employait jamais des nobles, mais choisisait des gens d'une naissance bourgeoise. Il obligeait les nobles à tout abandonner, à se rassembler autour de la cour à Versailles, et, privés de tout pouvoir politique à se comporter comme une partie essentielle du grand spectacle social. Ainsi la cour comprenait plusieurs milliers d'hommes et de femmes de la haute société, qui avaient tous perdu leur indépendance, qui devenaient, en effet, des parasites sur le monarchie.

Comment expliquer ce phénomène? Pourquoi ces nobles, dont le fond de la nature était l'orgueil, subirent-ils un tel esclavage? L'explication se trouve dans l'esprit d'inégalité qui régnait dans la vie sociale jusqu'à la Revolution. Le roi, maître de l'art d'organiser, savait mettre dans la vie de cour, d'innombrables degrés de rang, de sorte qu'il y avait toujours satisfaction pour cet esprit d'inégalité. La vie sociale était donc magnifique, mais l'ancienne forme, gaie et familière, donnait lieu à une nouvelle, guindée et cérémonieuse avec son rituel compliqué. L'etiquette était compliquée et formidable et il y avait un code du bon ton que l'on ne pouvait voir. La vie de cour, en effet, n'était, à la surface, qu'un tissu frivole de sottises vanités et de fausses civilités. Preuve suffisante de l'exagération de ce code de savoir-vivre se trouve en des traités contemporains sur la civilité et sur la galanterie:

"Nos galants étant ajustés en la sorte que nous avons figurée, ne tacheront à faire autre chose tout le jour que de se trouver aux lieux où ils croiront avoir meilleur moyen de se faire voir, et quoique d'ordinaire ils aient assez de peine à être dévots, ils ne laisseront pas de fréquenter les églises, spécialement celles où quelque fête, quelque musique, et quelque prédicateur excellent et nouveau, et la présence de quelque prince ou princesse, attirent quantité de gens, et surtout de ceux qui ne sont pas de petite considération, et du nombre du vulgaire; car ce n'est pas devant ceux - là qu'il faut paraître Pour régler votre civilité, vous ne manquerez jamais de saluer ceux qui vous saluent avec une humilité aussi grande que peut être la leur. Que l'on ne remarque point aussi que vous attendiez qu'un autre mette la main au chapeau le premier, lui laissant faire la moitié du chemin avant que vous commenciez. Chacun a en haine ceux qui en usent ainsi, et cela sent ces jeunes bourgeois venus de bas lieu et montés jusques aux charges de robe ou de finance par leurs ecus, lesquels se gouvernent de cette sorte envers ceux qui les connoissent de longue main, et en acquièrent par ce moyen le titre de glorieux et de sots Ainsi en entrant ou en sortant d'une compagnie, vous pouvez saluer tous ceux qui s'y trouvent s'ils vous semblent tous gens de condition et de mérite. Que s'il vous paroît du contraire, à peine les regarderez-vous, et s'ils sont assez hardis pour parler, vous serez assez dedaigneux pour ne pas faire semblant de prendre garde à ce qu'ils disent, et n'y répondant point, vous poursuivrez votre discours, agissant de même sorte en toutes choses que s'ils n'étoient point là ou s'ils

n'étoient ni vus ni ouïs Enfin pratiquant toutes ces cérémonies et grimaces mondaines où il y a tant de mystère, vous croirez que c'est ce que l'on doit appeler une noble fierté, nouvelle vertu de ce siècle dont l'on parle tant"¹. Alors, on nous dit comment l'honnête homme doit se comporter afin de plaire à la cour: "Le premier soin que doit avoir celui qui veut hanter les cabinets et les réduits, et se jeter dans l'entretien des femmes, c'est de rendre sa présence agréable Pour les vêtements, il vaut mieux être propre que paré; et toutes celles qui ont goût, aiment mieux avoir ceux qui sont nettement, que ceux qui ne sont que richement couverts. Néanmoins, le plus que l'on y peut mettre, sans s'incommoder, est le meilleur, et c'est une des plus utiles dépenses qui se fassent à la cour Quantité de femmes jugent de l'esprit des hommes, par leur façon de s'habiller Sur toutes choses il faut être curieux de la mode j'entends cette mode, qui étant autorisée par les plus approuvés d'entre les grands, et les honnêtes gens, sert comme de loi à tous les autres. Je trouve ceux là fantasques, qui s'opiniâtrent à contrarier les usages reçus en quoi que ce soit"²

Enfin il y a un petit livre par un auteur du siècle, qui donne toutes les règles de la civilité qui se pratiquait parmi les honnêtes gens de son époque. Nous ne citerons qu'un ou deux pages pour montrer

1. Cité par Crane. La Soc. Fr. An. 17e siècle. pp.201, 209-212.

2. Cité par Crane. La Soc. Fr. An. 17e siècle. pp.213-215.

le détail compliqué de l'étiquette. Voici ce qu'on trouve en un chapitre qui se nomme Pour marcher avec un grand et pour le salut:

"Que si nous sommes obligez d'aller dans les ruës a costé de ces personnes qualifiées, il faut leur laisser le haut du pavé, et observer de ne pas se tenir directement coste à coste, mais un peu sur le derrière, si ce n'est quand elles nous parlent, et qu'il faut répondre, et alors il faut avoir la teste nue "... ... Que si c'est dans un jardin, il faut se mettre à main gauche de la personne, et avoir soin sans affectation, de regagner cette place à tous les tournans. Qui si on est trois à se promener, le milieu est le lieu d'honneur et partant celui de la personne qualifiée; la droite est le second; et la gauche est le troisieme. De là vient, que le haut bout dans un jardin et ailleurs, ou l'usage n'a rien déterminé, est la droite de la personne qualifiée Que si on rencontre dans les ruës teste-à-teste une personne de qualité, il faut prendre le bas où est le ruisseau Que s'il s'agit de la saluer comme venant de la campagne, il faut le faire en se courbant humblement, ostant son gand, et portant la main jusqu'à terre; mais sur tout, il faut faire ce salut sans précipitation n'y embarras, ne se relevant que doucement, de peur que le personne que l'on salue venant aussi à s'incliner, et peut-estre par honnestete à embrasser celui qui le salue, on ne luy donne quelque coup de teste"¹

De tout cela on peut supposer que la vie de la société polie n'était autre chose qu'un raffinement exagéré, que les courtisans

1. Courtin- Nouveau traité de la civilité, pp.101, 103, 105-106.

menaient une existence exemplaire du moins, bien que d'une afféterie ridicule. Mais écoutons maintenant l'opinion des détracteurs et nous avons l'idée exactement opposée. Ils nous racontent tous les exemples de libertinage dont il y avait sans doute, beaucoup - le grand Condé, Anne de Gonzague, un prince de Conti. Ils signalent le jeune roi, avec sa succession de maîtresses, comme l'exemple que tout le monde suivait et ils citent des critiques enragés tels que la Rochefoucauld et Bussy-Rabutin. Celui-là écrivit en 1661: "Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier ... On ne compte guère leur première galanterie que lorsqu'elles en ont une seconde."¹ Et celui-ci, pendant le règne de Mme. de Maintenon, dit: "La facilité des femmes les avoit rendues si méprisables à la jeunesse, qu'on ne savoit presque plus, à la cour ce que c'étoit que de les regarder".² Ils montrent en effet, tout le siècle infecté d'une immoralité sociale, politique et religieuse.

Comme c'est presque toujours le cas, la vérité se trouve entre ces deux extrêmes, et s'explique, largement, par le développement de la vie sociale. Jusqu'à la première moitié du dix-septième siècle, la société polie, c'est-à-dire, des réunions des deux sexes sur un pied d'égalité, n'exista pas en France. Le vrai commencement c'est le salon de la marquise de Rambouillet. Du temps de cette

1. Cité par Perrens - Les Libertins en France au 17e siècle. p.176.

2. Cité par Ibid. p.177

femme, qui possédait des talents si remarquables. L'esprit social se développait rapidement et sans arrêt, et l'influence des femmes devint un pouvoir pour l'élévation et le raffinement de la langue, de la littérature et des mœurs. Mais comme toute nouveauté se porte à l'exagération, le raffinement se transformait en fausse préciosité. Pourtant, malgré l'apparence ridiculement rigide et affectée, ce n'était vraiment que l'aspect superficiel. Au-dessous de cet extérieur, la race tenait encore une vigoureuse santé morale. Il y avait naturellement, des coteries qui allaient aux extrêmes en tout et se faisaient ridicules - c'est un phénomène qui reparaitra toujours dans l'histoire humaine. Mais la plupart des gens ne s'égarèrent pas trop loin. Et voilà justement ce que Molière, l'ami du juste milieu, nous dépeint. Il attaque les ridicules - les précieuses, les prudes, les beaux esprits, les mauvais poètes, - mais il indique aussi clairement le meilleur côté de cette brillante société de cour et de ville.

Commençons, donc, avec une petite pièce, le Remercement au Roi, faite par Molière après avoir été honoré d'une pension. Robinet, un contemporain, en parle ainsi: "C'est un portrait de la cour trait pour trait. On y voit la cour comme si l'on y étoit, les habits, la façon d'agir des courtisans, enfin tous vous y paroît jusques au ton de voix."¹ Voilà une parole un peu exagérée puisque ce n'est pas un portrait complet de la cour. Mais de ce que Molière

1. Cite par Despois. Oeuvres de Molière. T.3, p.291.

veut ici présenter, c'est-à-dire, le côté beau, élégant et frivole, de la cour, c'est une peinture assez vraie. L'auteur ordonne sa Muse d'aller en lever du Roi pour le remercier:

"Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie:

Un air de Muse est ~~chagrin~~ dans ces lieux;

On y veut des objets à réjouir les yeux"¹

Et un objet à réjouir, c'est le marquis qu'il dépeint comme s'ensuit:

"Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis;

N'oubliez rien de l'air ni des habits

Arborez un chapeau chargé de trente plumes

Sur un perruque de prix;

Que le rabat soit des plus grands volumes,

Et le pourpoint des plus petits;

Et vous peignant galamment,

Portez de tous côtés vos regards brusquement;

Et ceux que vous pourrez connoître

Ne manquez pas, d'un haut ton,

De les saluer par leur nom,

De quelque rang, qu'ils puissent être.

Cette familiarité

Donne à qui congue en use un air de qualité."²

1. Despois. - Oeuvres de Molière. T.3, p.295.

2. Ibid. p.296.

Ces quelques vers illustrent l'air arrogant, dont nous avons fait mention plus haut, et l'élégance exagérée des habits. De celle-ci nous avons aussi d'autres témoignages contemporains. Écoutez par exemple, Locatelli, voyageur en France en l'année 1664, qui faisait des notes de ses observations: "Bien des Français s'habillent avec une richesse exagérée pour leur condition, et se nourrissent pauvrement afin de pouvoir suivre la mode; mais après s'être fait faire quelque bel habit, personne n'est sûr de se trouver quitte de cette dépense, car au bout d'un an ce bel habit est à la vieille mode Avec la commode invention des perruques que l'on fait dans ce pays à la perfection, ils n'ont guère à s'occuper de leur chevelure les vêtements de ces divinités françaises (les femmes) leur donnent un je ne sais quoi de majestueux. et les voiles qui tempèrent l'éclat de leur beauté ne font que rendre leur vue plus agréable. Leur coiffure composée de boucles qui semblent des chaînes destinées à lier ceux qui les regardent, leur sein couvert avec tant de richesses, leurs rubans dont les couleurs variées brillent sur leurs habits à tant de places tout est merveilleux en elles".¹ Revenons à Molière, qui donne ensuite quelques usages de l'étiquette formelle sur laquelle nous avons déjà touché:

"Grattez du peigne à la porte

De la chambre du Roi;

1. S.Locatelli - Voyage en France, trad. par Vautier, pp.323, 325.

Et criez sans aucune pause,

D'un ton rien moins que naturel:

« Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel »¹

Ce qui est confirmé par Courtin: "A la porte des chambres ou du cabinet, ce n'est pas sçavoir le monde que de heurter, il faut gratter. Et quand on gratte à la porte chez le Roy, et chez les Princes, et que l'Huissier vous demande votre nom, il le faut dire, et jamais ne se qualifier de Monsieur".² La pièce termine avec les compliments que la Muse doit faire au Roi, et ici encore apparemment, Molière touche à un trait du code social, car Courtin consacre tout un chapitre au sujet des compliments.

Voilà donc l'aspect extérieur de la cour peint en vives couleurs. Le ton est peut-être un peu satirique mais ici, à cause de la nature de la pièce - ce n'est qu'un éloge du Roi - ce n'est pas, Molière le vrai satirique. En plusieurs pièces toutefois, il attaque ce que parmi d'autres traits de la cour, il n'aimait pas, c'est-à-dire, les beaux marquis qui exagéraient la mode et se rendaient ridicules. Dans les Facheux, sa première pièce importante, il les raille un peu, mais dans la Critique de l'Ecole des Femmes il les attaque ouvertement et sérieusement. Elise, femme de quelque bon sens et d'esprit et qui n'aime pas les extravagants, parle à sa cousine

1. Despois. - Oeuvres de Molière. T.3, pp.296, 297.

2. Courtin. - Nouveau traite de la civilite, p.19.

Uranie, laquelle goûte ceux qui sont raisonnables et se divertit des ridicules. Voici un extrait de leur conversation:- Elise: "Mais à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles? - Uranie: Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour. - Elise: Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur - Uranie: la plupart de ceux qui affectent ce langage, savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule. - Elise: Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises. et d'être mauvais plaisants de dessein formé".¹

Et plus loin, Dorante, homme de cour et aussi un homme raisonnable, parle ainsi: "Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité: de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; Mon Dieu, marquis, ce n'est pas à toi qui je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui dés-honorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous."² Encore dans l'Impromptu de Versailles, il y a un coup fin contre les

1. Despois. - Oeuvres de Moliere, T.3, pp.312-315.

2. Ibid pp.335, 336.

marquis: "La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis; la plupart de ces Messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun "1 Enfin, dans le Misanthrope, nous avons une attaque contre des beaux esprits en particulier - une attaque un peu trop sévère, peut-être, puisqu'elle vient d'Alceste, mais qui porte vraie néanmoins pour le plupart de ces gens sans génie, qui prétendaient être poètes ou auteurs:

"Quel besoin avez-vous de rimer?

Croyez-moi, résistez à vos intentions,

Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,

Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur,

Celui de ridicule et misérable auteur

Franchement, il est bon à mettre au cabinet

Ce style figure, dont on fait vanité,

Sort du bon caractère et de la vérité:

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle, en cela, me fait peur."²

1. Despois - Oeuvres de Molière T.3, pp.408, 410.

2. Ibid., T.5, pp.466, 467.

De la même catégorie que ces marquis du belair, que ces beaux esprits, ce sont les précieuses. Fort souvent on s'est demandé si Molière attaque toutes les précieuses ou seulement les fausses précieuses. Mais d'abord, précisons le sens de ce mot précieux. Nous ne pouvons faire une meilleure distinction que celle de Brunetière: "L'esprit précieux c'est un esprit de mesure et de politesse qui dégénère trop vite en un esprit d'étroitesse et d'affectation. Son inoubliable ridicule, c'est de s'être attaqué dans le temps même de l'hôtel de Rambouillet, jusqu'aux syllabes de mots. L'esprit précieux n'a consisté souvent que dans les raffinements tout extérieurs de la politesse mondaine".¹ De cette définition nous pouvons voir qu'il est bien aisé de confondre la vraie signification du mot et d'y lire plus qu'il ne contient. Mais il est aussi apparent que ceux que Molière attaque ce sont les fausses précieuses, puisqu'en son sens pur et originel, la préciosité ne signifie rien de ridicule. Comme nous avons indiqué plus haut l'influence féminine qui aidait tant le développement de l'esprit social, n'avait au temps de la marquise de Rambouillet, que des résultats heureux. Mais avec ses successeurs moins habiles, la tendance vers le raffinement s'accroissait hors de toute proportion, et nous avons la fausse préciosité, qui consistait souvent dans le raffinement tout superficiel de la langue, des manières, et des idées. Le bel esprit était bien à la mode, autant pour les femmes que pour les hommes, et les romans de Mlle. de Scudéry avec leurs sentiments romanesques et leur fade galanterie, étaient caractéris-

1. Brunetière - La Jeunesse de Flechier, par l'Abbe Fabre, R.D. 1882, 15 avril.

tiques et dominaient, la conversation et les pensées de tout le beau monde. Digne sujet donc, de la plume de ce haïsseur de toute exagération.

La première pièce dans laquelle il joue les précieuses, c'est les Précieuses Ridicules. On a dit qu'ici il n'attaque que les précieuses de province. En tout cas, la pièce est pleine des usages tels qu'on pratiquait aux salons de la ville, car le mouvement précieux s'était répandu dans les provinces, où il avait été outré par des personnes ignorantes, des peccues provinciales, telles que Cathos et Magdelon. Celle-ci dit à son père: "Eh! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement."¹ Toutes les précieuses avaient des noms d'emprunt, et de plus, elles avaient des idées très romanesques sur leur naissance. "J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre".² Alors il y a des références aux portraits - "Je suis furieusement pour les portraits"³ dit Magdelon - et aux énigmes, ce qui étaient d'ordinaires divertissements de la société. Nous écoutons aussi quelques - unes des façons ridicules et exagérées de parler, qui étaient à la mode: "Ajustons un peu nos cheveux, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces"

1. Despois - Oeuvres de Molière., T.2, p.66

2. Ibid., p.69

3. Despois - Oeuvres de Molière, T.2, p.82

Voiturez-nous ici les commodités de la conversation ... ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras."¹. Et enfin il y a les idées précieuses sur le mariage dont nous parlerons plus tard. Sauf de petites touches incidentales, Molière ne revient à ce sujet que bien plus tard, dans la Comtesse d'Escarbas et les Femmes Savantes.

Celle-là ridiculise des comtesses de province, qui essayaient, au moyen d'une connaissance bien incomplète, de singer la cour et la société polie de Paris. "C'est une chose étrange, dit la Comtesse, que les petites villes, on n'y sait point du tout son monde ... mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ait été deux mois à Paris, et vu toute la cour."².

Au sujet ~~et~~ des Femmes Savantes, Roederer³, ce critique si préjugé en faveur de la société polie, tient que Molière, ami du parti de la cour et ainsi des mauvaises moeurs, dirige son attaque contre les femmes de bonnes moeurs et d'éducation. Certes non! Les femmes savantes ne sont qu'une nouvelle forme des précieuses ridicules, déjà passées de mode en 1672. Il y avait, au dix-septième siècle, un grand progrès dans le domaine des sciences, et c'est bien naturel que les femmes, qui s'occupaient de tout, se seraient intéressées au mouvement scientifique. Mais ce que cette pièce apporte de nouveau,

1. Ibid . pp. 70, 75, 77.

2. Ibid , T.8, p.570.

3. Roederer - Mém. pour servir à l'hist. de la soc. polie.

c'est-à-dire, les idées sur l'éducation des femmes, vous voulons laisser pour une autre chapitre.

Nous venons maintenant à un type de courtisan, bien différent à ces beaux marquis et précieuses, lesquels, quoique ridicules, n'étaient pas dangereux - nous voulons dire le libertin de l'âge de Louis xiv. Ce type se personnifie en Don Juan du Festin de Pierre. A la surface peut-être, il ressemble un peu aux marquis - apparence élégante et arrogance de manière - mais au-dessous il n'est pas du tout le même. Il est l'homme de cour corrompu, dont l'élégance et ce charme extérieur masquent un fond de vice. Les historiens donnent bien des exemples qui servent comme originaux de Don Juan. Ils décrivent des grands seigneurs tels que Bussy-Rabutin, Vardes, Retz et Lionne, tous parfaits gentils hommes aux yeux de la cour, et qui mentent, trompent, méprisent les hommes. Durs de coeur et cyniques, légers et inconstants, ils ont pourtant de l'esprit et de la grâce, ce qui les rendent plus dangereux, et enfin, ils ont toujours le courage et le sentiment de honneur. Locatelli a observé et insisté sur ce dernier point: "Les gentils-hommes observent à l'excès les règles du point d'honneur."¹ Toutes ces qualités, tous ces vices et vertues essentielles de la noblesse corrompue du dix-septième siècle, se trouvent ~~en~~ dans le caractère de Don Juan. Sganarelle, son valet, parle: "Tu vois en Don Juan, non maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni

1. S.Locatelli - Voyage de France, trad. par Vautier, p.329.

Ciel, ni Enfer ... Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse: crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien et son chat ... c'est un épouseur a toutes mains ... Mais un grand seigneur mechant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie: la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent a ce que mon âme déteste."¹ Le témoignage du valet est peut-être un peu exagéré, car il a beaucoup souffert aux mains de son maître, mais écoutez maintenant Dun Juan lui-même: "La constance n'est bonne que pour des ridicules; ... quoiqu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à tout de que je vois d'aimable; ... je me sens un coeur à aimer toute la terre; et comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eut d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses".² L'opinion des paysans sur l'homme de cour est dans la même veine. Charlotte, jeune paysanne à qui Don Juan fait la cour, lui dit: "Ce que vous dites me fait aise, et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les Monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles!" Quant à l'arrogance de ces nobles - ils se croyaient au-dessus de la plupart des lois - voici ce que dit Sganatelle: "Il y a de certains

1. Despois - Oeuvres de Moliere, T.5, pp.82-84.

2. Despois - Oeuvres de Moliere, T.5, pp.87-88.

3. Ibid. p.118.

petits impertin^{en}ts dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et si j'avois un maître comme cela, je lui dirois fort nettement, le regardant en face: «Pensez-vous que vous êtes de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchant^e mort".¹ Et encore dans la scène bien connue entre Don Juan et son créancier, nous voyons ses méthodes peu scrupuleux: "C'est une fort mauvaise politique, dit-il, que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer quelquechose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double."² Sganarelle même doit admettre l'esprit de son maître bien qu'il ne le comprenne pas: "Vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela."³ Preuve de son courage se trouve en plusieurs incidents - l'aide qu'il donne à Don Carles contre les

1. Despois - Oeuvres de Moliere, T.5, pp.90-91.

2. Ibid. p.165.

3. Ibid. p.89

voleurs; sa mine, brave et calme, en face du spectre et de la statue, par exemple. Le code d'honneur auquel on obéissait si rigidement parmi les nobles, est aussi bien marqué. Don Juan bat celui qui, lui sauve la vie, mais Pierrot, son bienfaiteur, n'est qu'un paysan, et le grand seigneur, ne se sent redevable en aucune façon, à cet être inférieur. Mais à Don Carlos, son égal, il est tout prêt à donner satisfaction en duel. Écoutons les mots suivants de Don Carlos et nous voyons que Locatelli n'a pas mal observé sur cet excès du point d'honneur: "C'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureux, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos, et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr".¹ Et un peu plus loin, Don Alonso: "Comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur."² Enfin il y a un dernier aspect, bien important, du caractère de Don Juan, c'est son hypocrisie. Mais, comme c'est une question de religion, nous en parlerons ailleurs.

L'autre espèce d'hypocrisie, toutefois, c'est-à-dire,

1. Despois - Œuvre de Molière, T.5, p.150.

2. Ibid. p.154.

l'hypocrisie sociale, est également haïe par Molière. Abominant tout ce qui est faux ou qui départ du naturel, il raille sans cesse ces fausses convenances, du code social qui donnaient naissance à toute sorte d'hypocrisie dans la vie quotidienne de la société polie, et qui produisaient des types tels que les femmes prudes et les coquettes. La pièce dans laquelle il a fait sa plus grande attaque contre des vices de cet ordre, c'est le Misanthrope. Et bien que Alceste soit trop amer, trop intolérant, nous pouvons former, d'une comparaison de ses idées avec celles de Philinte, vrai homme de cour, une conception assez juste des convenances et des conventions du code de savoir-vivre. Alceste parle à Philinte:

"Allez, vous devriez mourir de pure honte:

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner pour lui les dernières tendresses;

De protestations, d'offres et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embarras;

Et quand je vous demande après quel est cet homme,

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent

... .. et la cour et la ville

Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;

Je ne trouve partout que lâche flatterie,
 Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie."¹

Alors il y a la reproduction d'une conversation qui a lieu dans le salon de Célimène, femme coquette. On parle des gens de la cour et Célimène en donne des portraits, presque tous médisants. Autre sujet d'attaque par Alceste:

"Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour;
 Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour:
 Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
 Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa remontre,
 Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
 Appuyer les serments d'être son serviteur."¹

La même idée se trouve aux mots qui s'ensuivent, lesquels appuient ce que nous venons de dire des méthodes du Roi pour maintenir l'esprit d'inégalité:

"Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
 Une âme compatible avec l'air de la cour;
 Je ne me trouve point les vertus nécessaires
 Pour y bien réussir et faire mes affaires.
 Etre franc et sincère est mon plus grand talent;
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence.

1. Despois - Oeuvres de Molière T.5, p.485.

Hors de la cour, sans doute, ou n'a pas cet appui,
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
 Le chagrin de jouer de fort sots personnages
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
 On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
 A donner de l'encens à Madame une telle,
 Et de nos francs marquis essayer la cervelle".¹

De cette forme de l'hypocrisie sociale qui se personnifie au type de fausse prude, nous avons un exemple en Arsinoé, ainsi dépeinte par Célimène:

"Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout
 Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
 Elle ne sauroit voir qu'avec un oeil d'envie
 Les amants déclarés dont un autre est suivi;
 Et son triste mérite, abandonné de tous,
 Contre le siècle aveugle, est toujours en courroux
 Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
 Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude."²

Et encore, dans la Critique de l'Ecole des Femmes: "Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant

1. Ibid, p.511

2. Despois - Oeuvres de Moliere, T.5, p.500.

sur le retour de l'âge prétendent que les grimaces d'une prudence scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté".¹ On peut multiplier sans cesse ces touches de fine satire que Molière a lancées contre les abus et les ridicules de la cour et de la noblesse, mais il faut maintenant voir comment d'autre part il a justifié cette vie de la haute société, en montrant ses meilleurs aspects.

Il y a nécessairement, moins à dire en cette direction, puis que Molière, en son métier de comédien n'avait pas besoin de justifier ce qu'il dit. Néanmoins, comme nous avons déjà dit, il est plus que faiseur de rires, il est l'historien juste de la société de son siècle, et c'est ainsi que nous pouvons trouver et le bon et le mauvais côté dans ses portraits. Nous avons cité, tout récemment, d'Alceste pour le critique dérogatoire de la cour. Mettons maintenant Philinte en opposition à lui. Celui-ci est un vrai homme de cour, mais sous son extérieur frivole, il a l'équilibre et la modération qui manquent à Alceste. Ecoutez ses idées et nous voyons qu'il représente le fond de bon goût qu'il y avait à la cour, malgré l'affection^{et} et l'hypocrisie apparente:

"Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
 Quelques dehors civils que l'usage demande
 Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
 Il est bon de cacher ce qu'on a dans le coeur.

1. Ibid., T.3, p.337.

Serait-il à propos et de la bien séance
 De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense? ...
 Mon Dieu, des moeurs du temps mettons-nous moins en peine,
 Il faut, parmi le monde, une vertu traitable,
 La parfaite raison fuit toute extrémité,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
 Qui pourroient, mieux aller, prenant ⁿ autre cours,
 Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
 Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
 Comme vices ¹unis à l'humaine nature".

Encore dans l'Impromptu de Versailles: "Vous faites un homme de cour, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible."² Qu'il estimait assez fort le sureté de jugement et de goût de la cour c'est bien certain: "Sachez que la grande epreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut etudier pour trouver l'art de réussir: qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, et sans mettre en ligne de compte/les gens savants qui y

1. Despois - Oeuvres de Moliere, T.5, pp.448, 452-453.

2. Ibid, T.3, p.403.

sont, que du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui sans comparaison juge plus finement des choses que tout le savoir enrrouillé des pédants."¹

La dernière peinture de la cour se fait dans les Femmes Savantes par Clitandre, qui, comme vrai homme de cour, défend son milieu contre ceux qui y avaient amené le ridicule, c'est-à-dire, contre les beaux esprits et pédants:

"Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits vous déclamez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire
Qu'elle (la cour) a du sens commun pour se connaître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut sans flatterie.
Tout le savoir obscur de la pédanterie."²

Il y a enfin, au sujet de la considération de la cour dans les pièces de Molière, un petit détail que ses critiques semblent presque négliger, nous voulons dire les comédies - ballets. Voltaire, dans son sommaire de la Princesse d'Elide, a dit:

-
1. Despois - Oeuvres de Molière., T.3, pp.354-355.
 2. Ibid., T.9, pp.172-173.

"Les fêtes que Louis xiv donne dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuèrent en même temps à ses plaisirs, à la politesse, et à la gloire de la nation ... Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, et qui, au milieu de tant, de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête ... Le genre sérieux et galant n'était pas le génie de Molière; et cette espèce de poème, n'ayant ni le plaisant de la comédie ni les grands passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité."¹

C'est vrai et c'est ce qui explique le manque d'intérêt parmi des critiques pour des pièces de ce genre. Mais pourquoi donc Molière, qui devait reconnaître en quoi consistait sa puissance, a-t-il écrit ses pièces dans lesquelles il s'écarte de son vrai génie? Voilà ce qui a de l'importance pour nous dans l'étude de Molière, l'historien social. L'explication en est assez simple. Louis xiv et sa cour avaient un goût particulier pour ces ballets qui étaient une partie essentielle des grandes fêtes de Versailles. Ainsi Molière, obligé à se tenir en faveur avec cet élément puissant, s'appliqua à ce nouveau genre et y éclipsa même Benserade, grand compositeur des ballets royaux entre 1651 et 1660. Et tout en n'étant pas la partie importante de son oeuvre, il y a ~~pour~~ pourtant même ici,

1. Cité par Despois - Oeuvres de Molière, T.4, pp.105-106.

quelques détails significatifs, d'observation. En Mélicerte, par exemple, voici une fine touche de satire des beaux marquis:

"Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillants et parés comme aujour d'une fête;
Ils surprennent la vue; et nos prés au printemps,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants."¹

Et encore dans le Sicilien ces quelques mots saillants: "Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire."² Mais, pour nous l'intérêt vraie de ces ballets et comédies galantes, c'est qu'ils conjurent devant des yeux un vif image de cette cour de Louis xiv en toute sa couleur éblouissante, en toute sa splendeur superficielle.

1. Despois - Oeuvres de Moliere, T.6, p.159.

2. Ibid., p.257.

CHAPITRE III.

La Bourgeoisie.

Nous avons dit comment les nobles, devenus dépendants sur les privilèges que leur accordait le roi, avaient perdu tout pouvoir politique. Du reste, la vie luxueuse de Versailles nécessitait un grand dépens, de sorte qu'ils s'appauvrissaient de plus en plus. Les bourgeois, cependant, mettaient à profit la faveur du roi pour s'élever. A ce sujet, écoutez La Bruyère: "Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais a leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille, et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance; qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants; des citoyens s'intruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un Etat, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent; heureux s'ils deviennent leurs gendres!"¹ Pourquoi le roi, dont le but principal c'était de raffermir son autorité partout, favorisait-il, et, donnait-il un si grand mesure de pouvoir à la bourgeoisie? On a dit² que leur bon sens plaisait au sien, qu'à ses yeux le

-
1. La Bruyère - Les Caracteres, edition par G.Servois et A.Rebellian. Paris, 1913, p.245.
 2. E.Deschanel - Le peuple et la Bourgeoisie, p.250.

mérite personnel avait des droits supérieurs à ceux de la naissance - ce qui me semble inraisonnable. L'explication se trouve plutôt en l'état gouvernemental et administratif du pays.

Louis xiv, avec son grand goût pour l'organisation centrale, établissait un système de gouvernement qui avait besoin, pour son exécution, d'une nombre effrayable d'offices. Il ne faut pas entrer dans cette matière en détail, mais il y avait, par exemple, vingt-cinq intendants de finance et de justice, trente-sept gouverneurs pour faire exécuter l'autorité militaire et un grand système de fermiers-généraux pour recueillir les impôts. De plus, à cause de son grand besoin d'argent, le roi vendait ces offices, pour remplir les coffres d'Etat, à tous ceux qui les pouvaient payer. Ainsi, puisque la riche moitié du pays se composait des bourgeois, qui avaient travaillé pendant que les nobles papillonnaient autour de la cour, ceux-là s'étaient rendus nécessaires au roi.

Etant donc l'égale, ou bien la supérieure de la noblesse en pouvoir politique, c'est bien naturel que la bourgeoisie veuille ensuite atteindre la même position sociale. Saint-Simon, indigne comme plusieurs autres gentilshommes, de l'avancement de la classe moyenne, s'emporte sur ce point et dirige une attaque bien amère contre le roi qui avait permis cet état d'affaires: "La vanité et l'orgueil, qui vont toujours croissant, qu'on nourrissoit et qu'on augmentoit en lui sans cesse devinrent la base de l'exaltation de ses ministres par dessus toute autre grandeur De là les secrétaires d'Etat et les ministres successivement à

quitter le manteau, puis le rabat, après l'habit noir, ensuite l'uni, le simple, le modeste, enfin à s'habiller comme les gens de qualité ... Les ministres avoient su persuader au Roi l'abaissement de tout ce qui étoit élevé, et que leur refuser ce traitement, c'étoit mépriser son autorité et son service, dont ils étoient les organes, parce que d'ailleurs, et par eux-mêmes, ils n'étoient rien ... De là l'autorité personnelle et particulière des ministres montée au comble, jusqu'en ce qui ne regardoit ni les ordres ni les services du Roi, sous l'ombre que c'étoit la sienne; de là ce degré de puissance qu'ils usurpèrent; de là leurs richesses immenses, et les alliances qu'ils firent tous à leur choix ... Il (Louis) sentoit bien qu'il pouvoit accabler un seigneur sous le poids de sa disgrâce, mais non pas l'anéantir, ni les siens ... C'est là ce qui le faisoit se complaire à faire régner ses ministres sur les plus élevés de ses sujets, sur les princes de son sang en autorité comme sur les autres, et sur tout ce qui n'avoit ni rang ni office de la couronne, en grandeur comme en autorité au-dessus d'eux. C'est aussi ce qui éloigna toujours du ministre tout homme qui pouvoit y ajouter du sien de ce que le Roi ne pouvoit ni détruire ni lui conserver, ce qui lui auroit rendu un ministre de cette sorte en quelque façon redoutable et continuellement à charge, dont l'exemple du duc de Beauvillier fut l'exception unique ... le seul homme noble qui ait été admis dans son conseil depuis la mort du cardinal Mazarin jusqu'à la sienne."¹ Saint-Simon naturellement

1. Saint-Simon - Memoirs, T.xxviii, pp.39-44.

un peu fier de la naissance noble, n'est pas sans préjugés. Mais il'est assez certain que bien des bourgeois se rendaient ridicules en singeant les modes et les manières de la haute société, car, ce qui arrive si souvent quand on essaie l'imitation, ils les imitaient mal. Ecoutez La Bruyere: "Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de petits-maîtres: ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune d'être sages et modérés. Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire: ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage comme si tous ces vices leur étaient dus; et, affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fidèles de très méchants originaux. Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses moeurs, sa taille et son visage, qu'il y avait laissés: il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête Quel est l'égarement de certains particuliers qui, riches du négoce de leurs pères, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garde-robe et pour leur équipage, excitent, par une dépense excessive et par un faste ridicule, les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi!"¹ Un peu plus loin il donne un récit.

1. La Bruyere - Les Caracteres, pp.184-185, 187.

un peu exagéré assurément, des extravagances de ces bourgeois parvenus: "Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même, contre le vent, la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville: quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres! Ils ne savaient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles. On ne les voyait point s'éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu: la cire était pour l'autel et pour le Louvre. Ils ne sortaient point d'un mauvais dîner pour montrer dans leur carrosse Enfin l'on était alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie, dans le particulier."¹ Voilà ce qui est vrai d'une partie de la bourgeoisie, mais qui ne s'applique point du tout à la classe entière. De même qu'à la cour, il y avait parmi les bourgeois un grand nombre d'honnêtes gens. Dans la haute bourgeoisie cette section se composait de ceux qui, à force de leur communication avec la société polie, avaient appris les usages de bon goût. Quant aux petits bourgeois, il y avait beaucoup parmi les provinciaux, d'un bon sens commun et que les fades affectations de la ville n'avaient pas infectés. Molière, comme on pouvait s'y attendre, dépeint tous les côtés de cette classe moyenne.

1. Ibid, pp.196-197.

D'une naissance bourgeoise et entouré d'un milieu bourgeois pendant toute sa jeunesse, il avait une source profonde d'où tirer ses portraits. Bien des critiques ont dit que toute sa vie il restait bourgeois, conservant ses façons bourgeoises de sentir et de penser. Ils disent que la peinture de la cour, c'est le second plan de son théâtre, qu'il ridiculise les marquis, mais qu'il étudie la classe bourgeoise parce qu'il^a pour elle une profonde sympathie. C'est peut-être vrai^{si} l'on étudie Molière d'un point-de-vue purement dramatique. Mais, pour nous, qui l'étudions comme l'historien social, ce n'est pas de même. Molière a flagellé les beaux marquis et les autres ridicules de la cour mais il a présenté l'honnête homme aussi. Et maintenant dans les portraits bourgeois, il dépeindra leurs côtes ridicules aussi bien que leur bon sens et même comment ce bon sens porté à l'extrême, puisse avoir aussi peu de charme que l'affectation exagérée du beau monde. Et si^{ses} études de la noblesse sont beaucoup plus légères, plus superficielles que celles de la bourgeoisie, la raison, n'en est-elle pas assez apparente? L'existence de l'homme de lettres de cette époque dépendait sur le patronage de ses auditeurs, et les premiers auditeurs des pièces de Molière étaient toujours les gens de la cour et de la haute société. Que ceux-ci aimaient se voir apparaître sur la scène nous en avons des témoignages contemporains. Villiers, écrivant en 1663 dit: "Il (Molière) apprit que les gens de qualité ne vouloient rire qu'à leurs dépens, qu'ils vouloient que l'on fît voir leurs défauts en public et de fait, après

que l'on eut joué les Précieuses, où ils étoient et bien représentés et bien raillés, ils donnèrent eux-mêmes, avec beaucoup d'empressement, à l'auteur dont je vous entretiens, des mémoires de tout ce qui se passoit dans le monde, et des portraits de leurs propres défauts et de ceux de leurs meilleurs amis, croyants qu'il y avoit de la gloire pour eux que l'on reconnût leurs impertinences dans ses ouvrages, et que l'on dît même qu'il avoit voulu parler d'eux; car vous saurez qu'il y a de certains défauts de qualité dont ils se font gloire, et qu'ils seroient bien fâchés que l'on crût qu'ils ne les eussent pas."¹ Oui, ils riraient de bon coeur "de certains défauts de qualité" mais si Molière avait pénétré un peu plus profondément dans leurs faiblesses, ils n'auraient pas été, peut-être si divertis. Avant de considérer pourtant, les types différents, regardons, les milieux où il les place et examinons en la vérité.

L'Ecole des Femmes est la première des comédies bourgeoises mais ici c'est plutôt des idées, des préjugés bourgeois sur l'éducation des femmes et sur le mariage qui sont d'intérêt; il n'y a aucun détail important de la vie familiale. Mais dans le Tartuffe et dans l'Avare, l'auteur nous introduit dans des maisons bourgeoises et nous pouvons voir la vie d'un ménage. La famille d'Orgon appartient à la haute bourgeoisie et l'intérieur de la maison se caractérise donc par l'aménagement confortable et le luxe dont La Bruyère a fait le portrait satirique. Mme. Pernelle, belle-mère

1. Cité par Despois - Oeuvres de Molière T.3, p.13

d'Elmire, qui est maîtresse de la maison, soutient le faux dévot Tartuffe en grondant sa bru sur sa coutume de tenir ruelle, laquelle correspondait au salon de la haute société.

"Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.

Tout ce tracas qui suit les gens ^{que} vous hantez,

Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,

Et de tant de laquais le bruyant assemblage

Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage

... ..

Ces visites, ces bals, ces conversations.

Sont du malin, esprit toutes inventions.

Là jamais on n'entend de pienses paroles.

Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles;

Bien souvent le prochain en a sa bonne part,

Et l'on y sait médire et du tiers et du quart

Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées

De la confusion de telles assemblées."¹

Des mots de Dorine, la trop habile servante, nous recevons d'autres petits détails de la vie journalière. La famille est à table, et Tartuffe est le centre d'attention puisque Orgon l'adore et les autres le haïssent.

"A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis

Avec joie il l'y voit manger autant que six;

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.4, pp.403, 406.

Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède; ...
 Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
 Avec une moitié de gigot en hachis."¹

De tels petits détails nous font un tableau beaucoup plus réel et colorié.

Dans l'Avare le milieu est plus exactement établi. Harpagon, aussi, est de la haute bourgeoisie. Ecoutez le mémoire de l'ameublement de sa maison: "Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courtepoincte de même; le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu. Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose-sèche, avec le mollet et les franges de soie. Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Macée. Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui setire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles. Plus, trois, gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes assortissantes. Plus un fourneau de brigue, avec deux cornues, et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller ... Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres."² Si l'on questionne la vérité de cette description

1. Ibid., pp.409, 413.

2. Despois - Oeuvres de Moliere. T.7, pp.95-96.

d'un intérieur bourgeois on n'a qu'à consulter des inventaires du ménage de la famille de Molière et voilà le même mobilier confortable. Il y en a encore une indication dans la description des vêtements de Cléante, sur lesquels son père le gronde sévèrement: Est-il rien de plus scandaleux que le somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre soeur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel, et à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort: vous donnez furieusement dans le marquis ... à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausse. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien."¹ Harpagon regarde son fils des yeux d'un avare et ainsi exagère peut-être sa splendeur. Nous connaissons néanmoins, que l'on négligeait les règles qui défendaient aux bourgeois de porter des vêtements riches et ornés, que la bourgeoisie singeait autant que possible, la mode de s'habiller de la noblesse. Preuve suffisante de l'élégance extravagante se trouve dans ces édits du roi, publiés de temps à autre, contre le luxe des habits et des équipages: "Sa Majesté ... a fait publier sa déclaration contre les dépenses superflues, avec

1. Despois - Œuvres de Molière, T.7, pp.74-75.

des défenses expresses à toutes personnes de porter, depuis le 1^{er} janvier prochain, aucunes étoffes d'or ou d'argent fin ou faux, broderies et autres choses semblables, ni de faire porter aux pages, laquais et autres valets, aucuns habits de soie, et se servir de carrosses, litières, ou de quoi que ce soit, où il y ait aucune dorure, broderie d'or ni de soie."¹

En Tartuffe encore, il dépeint, en quelques traits vifs, la vie bourgeoise de petite ville:

"Vous irez par le coche en sa petite ville,
 Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
 Et vous vous plairez fort à les entretenir.
 D'abord chez le beau monde on vous fera venir;
 Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
 Madame la baillive et Madame l'élue,
 Qui d'un siège pliant vous feront honorer
 Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
 Le bal et la grand bande, à'savoir, deux musettes,
 Et parfois Fagotin et les marionnettes."²

Des types bourgeois Molière nous a donné une grande galerie.

Il y a Sganarelle et Gorgibus du Cocu Imaginaire, Ariste et Sganarelle de l'Ecole des Maris, Sganarelle de l'Amour Médecin, et du Mariage forcé, Géronte du Médecin Malgré lui, et des Fourberies de Scapin,

1. Cité ~~par~~ Ibid, T.2, p.397.

2. Despois - Oeuvres de Molière, T.4, p.442

et Oronte de M. de Pourceaugnac. Mais en toutes ces pièces, la présentation de ces personnages comme représentants de la classe bourgeoise est du second plan; l'intérêt principal se trouve ailleurs. Considérons donc ceux, et il y en a un assez grand nombre, qui sont d'une plus grande importance. Dans l'Ecole des Femmes il y a la méthode, si souvent employée par Molière - celle d'un contraste. Arnolphe est le type du riche parvenu, sans aucun raffinement. Toutes ses idées sont du dernier bourgeois, d'un bourgeois gros et inférieur:

"Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter:
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde."¹

D'un caractère tout à fait différent est son ami Chrysalde. Celui-ci, c'est le bourgeois sensé et honnête homme, dont il démontre tout le bon sens et la modération caractéristique:

"Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours ^{vont} citant les galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.3, p.163.

"Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir
 Entre ces deux partis il en est un honnête,
 Où dans l'occasion l'homme prudent s'arrête."¹

Que Molière estimait bien le sain jugement des hommes telsque
 Chrysalde, nous le voyons de ces mots de Dorante dans la Critique
de l'Ecole des Femmes: "Je ne fierois assez à l'approbation de par-
 terre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a
 plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles,
 et que les autres en jugent par la bonne façon d'enjuger, qui est
 de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle,
 ni complaisance affectés, ni délicatesse ridicule."¹

En Tartuffe encore, il y a une contraste similaire entre le
 bourgeois normal et l'homme obsédé d'une idée fausse. Mais il y a
 une certaine différence pendant que Arnolphe montre partout sa basse
 origine, Orgon est clairement de la haute bourgeoisie. Il n'a pas
 beaucoup d'esprit, il est vrai mais c'est un aspect de son caractère
 dramatique et non un trait qui le marque comme bourgeois. Mais le
 contraste entre l'entêtement d'Orgon et le bon sens de Cléante,
 c'est presque le même que dans l'autre pièce. Celui-là, voyant en-
 fin l'imposter^u en sa vraie lumière, dit:

"C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien:
 J'en aurai désormais une horreur effroyable,
 Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable."

1. Despois - Œuvres de Molière, T.3, p.335.

Cléante lui fait des remontrances:

"Hé bien! ne voilà pas de vos emportements!
 Vous ne gardez en rien les doux tempéraments;
 Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
 Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre

 Mais pour vous corriger, quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
 Et qu'avec que la coeur d'un perfide vaurien
 Vous confondiez les coeurs de tous les gens de bien."¹

L'importance de l'Avare, la considérant comme un portrait de la vie bourgeoise, se trouve en la lumière qu'elle jette sur les détails intérieurs des ménages bourgeois. Nous en avons déjà parlé mais il y a encore un détail qui est significatif - c'est-à-dire, l'importance de l'argent. Celui-ci comme nous l'avons déjà montré, était une force puissante sous le règne de Louis xiv. Les bourgeois financiers et marchands, en avaient beaucoup et les nobles appauvris étaient toujours en besoin. La Bruyère parle ainsi de l'homme d'argent: "Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capable d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours

1. Ibid., T.4, p.505

inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies, enfoncées et comme abimées dans les contrats, les titres, et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes: ils ont de l'argent."¹ Le caractère d' Harpagon ne s'accorde-t-il pas en presque tout avec ce portrait? Et Valère, qui a bien senti le besoin d'argent dit, dans l'intérêt de l'avare mais d'un ton ironique: "Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde et vous devez rendre grâces au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans, et sans dot tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité."²

Dans le Bourgeois gentilhomme, Molière emploie encore la méthode de contraste mais ici, contraste d'une autre espèce. Nous avons d'un côté M. Jourdain, de l'autre sa femme et la jeune homme Cléonte. Celui-là est le bourgeois entêté de la fureur de devenir noble. Vulgaire et sans esprit, il représente ce type, dont nous avons déjà parlé, qui n'essayait d'imiter, à cause de la sottise, que les pires côtés, que les ridicules de la noblesse. M. Jourdain ne voit pas plus loin que l'extérieur de ses modèles et c'est ce qu'il veut singer. "Je me fais habiller aujourd'hui, dit-il,

1. La Bruyère - Les Caractères, p.170.
2. Despois - Oeuvres de Molière, T.7, p.89

comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais Je me suis fait faire cette indienne-ci Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique? Je l'apprendrais donc."¹

Il est flatté et déçu par tous ceux qui en veulent à son argent:

"Ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami? Voulez-vous que je refuse un homme

de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?"² Cléonte, de l'autre côté, représente aussi vraiment

la meilleure bourgeoisie; il a de l'esprit, du raffinement et il est fier de son état. "Je trouve, dit-il, que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je

suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme."³

1. Ibid, T.8, pp.50-51, 55.

2. Ibid, T.8, pp.109, 118.

3. Despois - Oeuvres de Moliere, T18, pp.142-143.

Bravo Cléonte! voilà des sentiments qui accentuent son bon sens et son bon goût! Mme. Jourdain est plus foncièrement bourgeoise que Cléonte. Celui-ci aurait pu poser comme noble s'il l'aurait voulu. Mais celle-là est bourgeoise jusqu'au fond de l'âme; il n'arriverait jamais qu'elle veuille être autre chose que la fille du marchand "qui vendoit du drap auprès de la porte Saint-Innocent."¹ C'est-à-dire qu'elle représente ce que devait être la plupart de la bourgeoisie. Ils n'étaient pas nécessairement fiers de leur état comme Cléonte; ils l'acceptaient comme chose naturelle, et possesseurs d'un grand bon sens pratique, ils étaient parfaitement heureux dans la condition où le Ciel les avait fait naître. On peut dire que l'ambition de M. Jourdain est louable en ce qu'il veut échapper à cette vie terre-à-terre. Qui, l'ambition elle-même est peut-être assez digne si elle se trouve en quelqu'un qui a l'instruction pour l'atteindre sans se rendre ridicule. Mais chez un grand nombre de bourgeois c'était de même que chez M. Jourdain. Ils n'avaient pas l'éducation ni l'expérience pour distinguer entre ce que la vie de la société polie leur offraient de bon et de mauvais. De sorte que nous ne convenons pas à ce jugement de M. Jourdain: "Voilà bien les sentiments d'un petit esprit de vouloir demeurer toujours dans la bassesse."² Il excite nos rires mais nous ne pouvons qu'applaudir sa femme aux idées si admirablement pratiques et sensées

1. Ibid. T.6, p.146.

2. Despois - Oeuvres de Molière, T.6, p.146.

malgré leur expression quelque fois vulgaire. Elle n'est pas trompée par ce splendide marquis qui éblouit les yeux de son mari, et elle en parle ainsi: "Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent je suis sûre que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler." ¹ Les idées sur le mariage sont d'une pareille sagesse mais nous y reviendrons plus tard.

Enfin dans les Femmes Savantes, nous avons Chrysale, si souvent cité comme le bon bourgeois du temps. Il est en effet, la réplique, en forme d'homme, de Mme. Jourdain; représentatif comme elle, du grand nombre des bourgeois qui n'étaient pas infectés du désir de sortir de leur propre sphère. "Je vis de bonne soupe et non de beau langage"² dit Chrysale. Et si l'on a un peu trop insisté sur ce côté de sa nature, ce n'est que pour offrir une meilleure contraste aux raffinements outrés de la femme, de sa soeur, et de sa fille. De celles-ci nous avons déjà parlé, au sujet de la haute société sur l'image de laquelle elles voulaient se modeler. Et nous y reviendrons en parlant de la famille et de l'éducation des femmes.

Arrivé maintenant à la fin de cette galerie des types généraux, nous avons à considérer quelques aspects particuliers, c'est-à-dire la mention que fait Molière des membres des professions bourgeoises, tels que l'avocat et le financier. Aux médecins il faut donner un

1. Ibid., T.8, pp.109. 110.

2. Despois. - Oeuvres de Molière, T.9, p.102.

nouveau chapeau, mais de ces ^{autres} Molière ne s'occupe pas beaucoup.

Nous avons déjà parlé de la puissance de l'argent à cette époque et nous pouvons donc bien nous imaginer l'importance de la position du bourgeois financier. La Bruyère en donne un portrait en son style épigrammatique: "Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui: "C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille."¹ Et encore: "Il y a une dureté de complexion; il y en a une autre de condition et d'état. L'on tire de celle-ci, comme de la première, de quoi s'endureir sur la misère des autres, dirai-je même de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille? Un bon financier, ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants."² A la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, nous trouvons en Regnard et Lesage, des études des bourgeois financiers qui ne sont que d'élargissements de ces esquisses légères. En Molière il y a un seul exemple de ce type-c'est M.Harpin dans la Comtesse d'Escarbagnas Celui-ci, bien que son caractère ne soit présenté qu'à brièvement, est le vrai précurseur des Turcarets. Cette espèce de peste sociale n'était pas, au temps de Molière, aussi dangereuse, ce qui explique qu'il ne l'a pas attaquée plus hardiment. Mais qu'il a senti ^{la} menace croissante de la puissance de l'argent c'est évident. Voyez l'Avare. Ici c'est Molière, défenseur de la famille, qui attaque ce vice qui travaille si

1. La Bruyère - Les Caracteres, p.154.

2. Ibid. p.163.

insidieusement pour détruire des liens de famille.

Quant à la robe, encore il n'y en a qu'un seul représentant, sauf les deux avocats ridicules de M. de Pourceaugnac, qu'il ne faut pas considérer sérieusement - le conseiller Thibaudier, dans la Comtesse d'Escarbagnas, qui ne reçoit pas beaucoup plus d'attention que le financier. La Bruyère, encore, nous dit "qu'il y a dans la ville la grande et la petite robe; et la première se venge sur l'autre des dédains de la cour, et des petites humiliations qu'elle y essuie. De savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, et où la petite commence, ce n'est pas une chose facile."¹ Le pauvre M. Thibaudier appartient à la petite robe puisqu'il n'est qu'un avocat de province, et il est donc timide devant cette comtesse qui se vante la veuve d'un homme d'épée. Celle-ci, précieuse de province, a fait un court voyage à Paris, et s' imagine versée dans tous les usages de la bonne société. Ainsi, tout en permettant les attentions du conseiller, elle le veut tenir en sa place. Elle dit donc à son laquais: "Laquais, donnez un siège à M. Thibaudier. Un pliant, petit animal."² Et sur ce mot pliant nous avons une note de Furetière: "Un meuble de chambre doit consister en fauteuils, chaises et sièges pliants. On présente le fauteuil aux personnes de qualité comme le siège le plus honorable."³ On offre ainsi au conseiller le siège le moins

-
1. La Bruyère - Les Caractères, p.183.
 2. Despois - Oeuvres de Molière, T.8, p.580.
 3. Cité par Ibid., T.8, p.580.

honorable.

Mais, en dehors de ce seul type, il y a plusieurs références au droit et à la justice en général. Comme on pouvait s'y attendre le système de justice sous l'organisation hautement centralisée de Louis XIV, n'était pas du tout la meilleure. Le roi détestait les parlements et les réduisait au silence. Il détruisait les libertés municipales sous prétexte d'une mauvaise administration financière et il établissait la police comme la force principale de son gouvernement. On rendait absolue l'autorité royale et ministérielle au moyen des lettres de cachet, et dans les provinces l'intendant fut vraiment l'élément de l'administration. Ecoutez Locatelli qui donne témoignage de l'étrange complexité du système: "Dans aucun état les offices ne sont aussi nombreux qu'en France, où toutes les charges sont vénales. Un simple marchand et né tel peut faire asseoir ses fils sur les fleurs de lis en leur achetant des offices de plusieurs milliers d'écus ou des charges de conseillers dans un Parlement... Les hommes de mérite sont nombreux en France, mais le mérite sans fortune n'y parvient que rarement aux grandes dignités ... Les avocats, les procureurs, les greffiers et les notaires sont innombrables; ils achètent bien cher leurs charges au Roi, et cette vente au bout de l'année rapporte des millions au trésor royal."¹ Ainsi peut-on dire que Alceste a rien avancé de trop en sa condamnation du système de justice qui prévalait en France?

1. Locatelli. - Voyage en France. trad. par Vautier, pp.329-330.

"Quoi? contre ma partie on voit tout à la fois
 L'honneur, la probité, la pudeur, et les lois;
 Ou publie en tous lieux l'équité de ma cause;
 Sur la foi de mon droit mon âme se repose:
 Cependant je me vois trompé par le succès;
 J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès:
 Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
 Est sortie triomphant d'une fausseté noire!
 Toute le bonne foi cède a sa trahison!"¹

Et nous savons que cette attaque amère ne (vienn)e pas seulement de la
 misanthropie d'Alceste, puisque ici Philinte, l'homme raisonnable, lui
 convient:

"Non: je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît:
 Tout marche par cabale et par pur intérêt;
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
 Et les hommes devoient être faits d'autre sorte."²

Une reprise de l'attaque se trouve dans M. de Pourceaugnac. Ici
 l'on ne doit pas le considérer trop sérieusement, car le premier plan
 de la satire c'est de ridiculiser le Limosin, mais il y a quelque
 coups qui frappent juste. "Voilà qui métonne, dit l'ingénu M. de
 Pourceaugnac, qu'en ce pays-ci les formes de la justice, ne soient

1. Despois - Oeuvres de Molière T.5, p.533.

2. Ibid., T.5, p.536.

point observés." Et Sbrigani lui répond: Oui je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès."¹

Dans les Fourberies de Scapin, nous avons le discours le plus détaillé sur ce sujet - tirade venant de quelqu'un qui devait être une autorité puisqu'il pouvait dire avec une parfaite nonchalance, que "trois ans de galère de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble coeur."² Voici ce que dit ce Scapin sur l'administration de la justice: "Jetez les yeux sur les détours de la justice; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents, procureurs, avocats, greffiers, substitués, rapporteurs, juges, et leur clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'a on plaidera votre cause, on dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et l'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et des arrêts contre vous.

1. Ibid., T.7, p.320.

Le clerc du rapporteur soustraira des pièces ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront C'est être ~~donné~~^à dès ce monde que d'avoir à plaider."¹

Et enfin dans le Malade Imaginaire, Molière dirige une petite attaque contre les notaires: "Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un son de notre métier."²

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.8, pp.461-464.

2. Ibid., T.9, p.314.

CHAPITRE IV.

Le Peuple.

Le peuple c'est la moindre partie de l'oeuvre de Molière. Et pourquoi? Qu'il y avait grand besoin de réforme dans les conditions des paysans et des pauvres, c'est bien évident. Tout le monde connaît le portrait de La Bruyère: "L'on voit certains animaux farouches, des mâles^{et}/des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remment avec^{une}/opiniâtreté invincible: ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes"¹ Un contraste affreux à cette détresse, c'était la vie frivole, le luxe, la splendeur de Versailles. N'est-ce pas un sujet pour inspirer la plume du grand peintre des moeurs? Mais il ne faut jamais oublier l'autre métier de Molière, celui de faire rire ses auditeurs, ce qui lui était la première grande considération. Il est donc bien apparent que ces misères du peuple n'étaient pas du tout un sujet de comédie. Et d'ailleurs, Molière, à qui la faveur du roi était de la plus haute importance, n'aurait guère tenté ce qui aurait été une critique, assez hardie, de son maître. Considérons ceux qui l'avaient essayé - Racine, Fénelon, Bois-Guillebert, Vauban, tous s'attirèrent la défaveur du roi par leurs écrits.

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.3, p.192

Il n'est pas donc étrange que Molière ait traité les paysans d'une manière superficielle. Néanmoins, sa vie de comédien de campagne, lui avait donné une grande connaissance de la vie et de l'âme populaire, de sorte que le peu de détails qu'il nous présente sont d'une couleur vive et naturelle. Ainsi, Alain et Georgette de l'Ecole des Femmes ne sont plus des personnages entièrement artificiels tels que des villageois de convention dans les bergeries du temps. Plusieurs critiques contemporains, accoutumés à entendre la parole élégante et raffinée de ces bergers et bergères, étaient choqués de la comparaison que fait Alain pour expliquer la signification de la jalousie à Georgette:

"Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colère, et voudrois le charger?
... .. c'est justement tout comme:
La femme est en effet le potage de l'homme."¹

Les critiques trouvent cette comparaison trop basse, mais assurément, ce sont des mots qui viendraient tout à fait naturellement des lèvres d'un paysan. Et encore, dans le Festin de Pierre, nous trouvons reproduit, en Pierrot, Charlotte et Mathurine, l'accent de l'âme simple de campagne. Ils s'expriment par des façons de dire campagnardes, en patois, et leurs

1. Despois. - Oeuvres de Molière, T.3, p.192.

pensées sont aussi bizarres et ingénues que leurs paroles. Ecoutez Pierrot qui nous dit comme il faut aimer parmi les paysans: " Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut quand ça est ça se voit, et l'en fait milles petites singeries aux personnes quand^{en} les aime du bon de coeur. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assotée du jeune Robain: elle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos; toujou al li fait queuque niche ou li baille quelque taloche en passant; et l'autre jour qu'il estoit assis sur un escabeau, al fut le tirer de dessous li, et le fit choir tout de son long par terre. Jarni! vla ou l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou la comme enne vraie souche de bois; et je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne! ce n'est pas bian, après tout, et t'es trop froids pour les gens."¹

Quant a l'autre division du peuple de Moliere, la classe domestique l'attitude de Moliere est tout autre et il y a la-dessus une certaine diversité d'opinion parmi les critiques. L'un² par exemple, tient que les valets et les servantes de Moliere ne sont que les rôles, c'est-à-dire, qu'ils doivent tout au théâtre, qu'ils n'ont pas d'existence hors de la pièce. Mais assurément voila une grande exagération. Nous serions plutôt de l'avis de ceux qui divisent ces personnages de Moliere

1. Despois - Oeuvres de Moliere, T.5, pp.111-112.

2. Angot. - Roles et Caracteres de Moliere.

en deux catégories.¹ Ils ajoutent à la première une autre dans laquelle les domestiques sont une partie principale du milieu représenté dans la pièce. Du reste, si parfois Molière les fait sortir de leur propre milieu, les haussant à la position de son porte-parole - ce qui, pourtant, n'arrive que rarement - la raison en est bien claire. Bien que plus privilégiés, en certains respects, et beaucoup plus estimés que jamais depuis, ils étaient séparés de l'aristocratie par une barrière infranchissable. Ce que dit, donc, un valet n'avait aucune conséquence pour son maître, qui lui permettait bien des hardiesses sans s'en soucier. Mais cet aspect ne nous intéresse pas beaucoup. Regardons plutôt ces personnages dans la présentation desquelles Molière est encore l'historien de son époque.

Comme nous avons déjà dit, les valets et les servantes de cet âge s'approchaient bien près de cette barrière, s'ils ne pouvaient pas l'affranchir. La Bruyère en parle: "Le suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous ceux qui entrent par leur porte et montent leur escalier, indifféremment au-dessus d'eux et de leurs maîtres."² Vêtus et coiffés comme leurs maîtres, ces valets supérieurs en imitaient aussi leurs façons de penser et d'agir. Ecoutez Mascarille de l'Etourdi qui parle à son jeune maître:

1. Davignon - Molière et la Vie.

2. La Bruyère - Les Caractères p.248.

"Moquez vous des sermons d'un vieux barbon de père
 Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
 Ma foi, j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
 Nous viennent étou^rdir de leurs contes badins,
 Et vertueux par force, espèrent par envie
 Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie!
 Vous savez mon talent; je m'offre à vous servir."¹

Et, en vérité, le laquais jouait un rôle important dans l'existence de son maître. De l'autre côté, toutefois, il devait payer ses familiarités par une dépendance presque absolue. Dans une maison aristocratique les valets recevaient gratis leur habillement, plus leur salaire. Mais dans la bourgeoisie moyenne, leur récompense était ridiculement petite, de sorte qu'ils devaient avoir recours à des moyens souvent peu louables. Et ainsi, dans l'Avare, ces sentiments de Valère, domestique prétendu d'Harpagon: "Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs ~~Maximes~~, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.1, p.109

La sincérité souffre un peu au métier que je fais, mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux."¹ Dans le Testin de Pierre, aussi, nous voyons Sganarelle qui règle sa conduite de même façon. Il n'aime pas son maître mais il dépend de lui, il a peur de lui. Scapin, des Fourberies de Scapin, montre un esprit indépendant mais après tout, il n'est que valet de farce.

Quant aux servantes, nos premiers exemples sont Dorine du Tartuffe et Martine des Femmes Savantes. Certains critiques s'opposent à leur franc-parler, à l'autorité qu'elles exercent dans la maison. D'autres qui se constituent des défenseurs de l'auteur, offrent comme explication, l'éducation de Dorine et son état dans la famille. Mais à mon idée, voici l'explication, et elle est assez simple. D'abord, on permettait aux servantes comme nous avons dit, un degré de familiarité qui nous surprend aujourd'hui. Et de plus, dans toutes les pièces de Molière, lorsque'il présente quelque ridicule ou quelque vice, il introduit en même temps une force contraire pour les opposer. Ainsi Dorine se range du côté du bon sens contre l'entêtement insensé d'Orgon. Et Martine - ce n'est pas pour ses familiarités qu'elle reçoit son congé de la maison de Philaminte mais

"Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,

Qu'en terme, décisifs condamne Vaugelas."²

De sorte que Molière exagère peut-être, sa grossièreté afin de faire

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.7, p.57.

2.

ressortir le contraste aux subtilités, aux raffinements des femmes savantes.

CHAPITRE V.

La Famille - l'Education - le Mariage.

Nous venons maintenant à ce qui est en certaine façon, un lien commun entre les diverses classes, puisque bien des aspects en sont les mêmes pour tous - c'est-à-dire, la famille. Des parties intégrales d'une analyse de celle-ci, ce sont l'éducation, l'autorité des parents, et le mariage, tous étroitement liés.

A l'époque de Molière la famille se constituait sur une base rigoureusement définie. L'autorité paternelle était presque absolue. Saint-Simon nous a dit que le pouvoir que le roi avait dans sa famille, chaque père l'avait dans la sienne. Et ce n'est guère une exagération. La loi donnait au père des droits sur l'éducation, sur la disposition des intérêts, presque sur l'âme de son enfant. Nous avons déjà parlé de l'importance de l'argent; ainsi le père, en cherchant à bien marier son fils ou sa fille, ne s'occupait qu'à trouver un riche époux. Ou plutôt, voilà ce qui arrivait toujours dans les familles de la noblesse appauvrie. Dans la bourgeoisie, d'autre part, le but était souvent d'avancer la position sociale. En tout cas, l'essentiel était que le mariage aide en quelque façon aux intérêts matériels de la maison.

L'Eglise avait reconnu la validité des mariages conclus sans le consentement des parents, bien qu'elle tienne coupables les contractants. Mais le législateur civil était plus rigoureux sur ce point et insistait sur le consentement des parents, et si les enfants ne le demandaient pas, les parents étaient en droit de les

exhérer. Au même temps, néanmoins, le consentement des futurs époux était nécessaire, mais dans la plupart des cas les parents le négligeaient entièrement. Il y avait, il est vrai, des révoltes parmi les jeunes gens, et avant et après le mariage. Mais le père avait tant de moyens de coercition contre ses enfants que ceux-ci risquaient beaucoup en faisant des mariages clandestins. Nous avons déjà fait mention de son pouvoir d'exhérédation. De plus, il pouvait user contre son fils la lettre de cachet, et contre sa fille l'internement au couvent.

On a dit pourtant, que la contrainte était pour ces jeunes gens du dix-septième siècle, moins lourde que nous, ne l'aurions imaginé; qu'on aimait, à cette époque, avec plus de simplicité, moins de subtiles tortures qu'aujourd'hui: que peut-être, au lieu de les plaindre, il faut les envier parce qu'ils étaient plus soumis au devoir, moins disposés à désirer l'impossible.¹ C'est bien l'esprit pratique français qui parle! Pourquoi, si sa contention est juste, la révolte contre toutes ces lois qui réglaient, si injustement la vie des enfants? On peut admettre que les jeunes gens trouvaient naturel que leurs parents guidassent leur choix, qu'ils appréciaient l'importance de fortune et de rang, mais qu'ils permettaient, sans en souffrir, que de telles considérations prévalussent sur des préférences sentimentales - voilà ce que semble démentir la psychologie des jeunes gens. Et nous en avons des preuves, des témoignages contemporains,

1. Le Breton. - La Comédie Humaine de Saint-Simon, p.209.

que le même sentiment régnait parmi eux. Racine faisait des drames de ces victimes de la vie familiale ou conjugale. Le père Bourdaloue, aussi, qui se vantait de prêcher pour corriger les vices propres à la société de son temps, s'occupait beaucoup de la tyrannie des pères et des maris. "Un père, disait-il, sur la terre peut disposer de l'éducation de ses enfants, il peut disposer de leurs biens et de leurs partages; mais de leurs personnes, il n'y a que vous, ô mon Dieu, disait le plus sage des hommes Salomon, il n'y a que vous qui en soyez l'arbitre ... Car il s'agit de pourvoir des âmes chrétiennes, et de les établir dans la voie qui les doit conduire au salut; et eux (les parents) n'y procèdent que par des vues basses et charnelles, que par de vils intérêts, que par je ne sais quelles maximes du monde corrompu et reprouvé: se souciant peu que cet enfant soit dans la condition qui lui est propre pourvu qu'il soit dans celle qui leur plaît, dans celle qui se trouve, plus conforme à leurs fins et à leur ambition; ayant égard à tout, hors à la personne dont ils disposent; et par un désordre criminel et très commun, accommodant le choix de l'état non pas aux qualités de celui qu'ils y engagent, mais aux désirs de celui qui l'y engage."¹ Et encore, voici son exhortation aux parents: "Dans la conduite de vos familles, respectez toujours les droits de Dieu, et jamais ne donnez le moindre atteinte à ceux de vos enfants. Laissez-leur la même liberté que vous avez souhaitée, et dont peut-être vous avez été si jaloux ... Ne vous exposez pas

1. Cité par F. Baumal. Le Féminisme au temps de Molière, pp.134-135.

à être un jour l'objet de leur malédiction, après avoir été la source de leur malheur. Car leur malédiction serait efficace et attirerait sur vous celle de Dieu. Si vous ne pouvez leur donner d'amples héritages, et s'ils n'ont pas de grands biens à posséder, ne leur ôtez pas au moins, si je l'ose dire, la possession d'eux-mêmes. Dieu ne vous oblige point à les faire riches, mais il vous ordonne de les laisser libres."¹

La plus violente résistance, enfin, contre l'esclavage des jeunes gens, et surtout des jeunes filles, se faisait par les précieuses. Grâce aux efforts des maîtresses des salons et leurs imitatrices, la femme avait acquise une liberté, qui semble avoir frappé les voyageurs en France. Locatelli, par exemple, écrivait ainsi: "C'est ici que je devrais parler de la liberté dont les femmes jouissent en ce pays, mais j'apprends que quelque personne scrupuleuse ne condamne ma relation comme trop libre, et ne se refuse à croire à l'innocence de ces baisers et de ces doux embrassements rendus communs par la politesse des Français. Pour montrer qu'ils ne sont point en proie à l'épouvantable monstre de la jalousie, ils ont coutume de laisser leurs femmes seules, en compagnie d'amis, parents ou d'étrangers. Ils ne redoutent rien d'une femme honnête, et s'ils viennent à s'éloigner d'elle, ne sont point assez efféminés pour y penser sans cesse. Rien ne restreint la liberté des femmes, elles en ont même plus que les hommes, car ce sont elles qui vont acheter les provisions."²

1. Cité par Ibid., pp.143-144.

2. Locatelli - Voyage en France, trad. par Vautier, p.325.

L'observation est assez juste, mais il a mal interprété plusieurs faits. Ce n'est pas les hommes qui avaient laissé cette liberté aux femmes, celles-ci l'avaient gagnée pour elles-mêmes. Les pères et les maris, en effet, loin de n'être pas jaloux, faisaient bien des résistances à leurs femmes, et la préciosité devenait un point de combat pour tous. Comme on pouvait y attendre, les précieuses poussaient de hauts cris contre la tyrannie du mariage et, comme en toute autre chose, elles tombaient dans l'exagération et se rendaient ridicules par leurs demandes. Elles avaient beaucoup de raisons pour attaquer, comme nous avons montré, et leurs protestations se trouvent dans le roman satirique des précieuses par l'abbé de Pure. "Evandre, raconte Eulalie, acheta une terre en notre province, et quelque temps après il y acheta aussi une femme, car il faut que je parle ainsi d'un mariage où l'on demeura trois mois à stipuler seulement le prix et la somme qui devaient être mis dans le contrat. L'autorité du favori, ou, pour dire plus vrai, l'intérêt, sous le prétexte de l'autorité, aveugla si fort Théoriste qu'il consentit à ce mariage et livra sa fille à la bourse d'Evandre ... Je fus une innocente victime sacrifiée à des motifs inconnus et à des obscurs intérêts de maison, mais sacrifiée comme une esclave, liée, garrottée, sans avoir la liberté de pousser des soupirs, de dire mes désirs, d'agir par choix. On se prévaut de ma jeunesse et de mon obéissance et on m'enterre ou plutôt on m'ensevelit toute vive dans le lit du fils d'Evandre."¹ Cette requisitoire contre des usages du mariage, ~~est~~

1. Cité par Baumal - Le Féminisme au temps de Molière pp.38, 40-41.

est peut-être justifiée mais quand elles appellent en question l'institution même, voilà où elles donnent prise au ridicule. "Que si vous voulez changer, dit Eulalie, de supposition, donner un autre visage à la chose, supposons qu'il y ait de l'amour, ou du moins qu'il n'y ait point de haine, le mariage de soi ne laisse pas de faire et d'avoir la tyrannie injuste, cruelle et qui, dans une manière quoique différente, ne laisse pas de faire sentir une peine égale, un poids insupportable et un joug accablant ... Ces soins mutuels qui vont et viennent sans interruption de l'un à l'autre; cette communauté de bien et de douleur; ce prétexte trompeur d'une société fatale qui vous intéresse à tous les maux d'une famille qui vous embarrasse aux divers événements de sa fortune, qui vous rend sensible aux maux qui ne vous touchent pas, qui vous engage dans les intérêts, qui ne vous regardent pas; qui vous oblige à mille complaisances importunes et fatigantes, tantôt envers un père chagrin, bourru et vieillard, qui est cassé de chagrin et d'années, et qui semble n'avoir pour tout signe de vie que la toux et la grognarderie qui ne le quittent point."¹ De tels sentiments - ils se rencontrent aussi dans les romans de Mlle. de Scudéry - si l'on les avait entendus sérieusement, auraient été clairement un vrai danger pour la famille. Mais sauf Mlle. de Scudéry, qui restait toujours dans le célibat, la plupart des précieuses parlaient d'une façon et agissaient d'une autre, arrivant presque toujours à se marier.

1. Cité par Baumal - Le Féminisme au temps de Molière, pp.44-45

Et de plus, elles ne s'occupaient guère du problème qui méritait leurs meilleurs efforts et dont la solution aurait amélioré tant des conditions du mariage - c'est-à-dire, l'éducation des jeunes filles. L'âge auquel on se mariait était, d'ordinaire quatorze ou quinze ans pour une jeune fille. Il est impossible pour une jeune fille de bien comprendre le mariage à cet âge. Et son éducation ne lui venait pas beaucoup en aide. Elle recevait quelque légère instruction religieuse, elle apprenait bien l'étiquette sociale, l'art de se présenter et de se maintenir dans la société, et c'était presque tout. Voilà donc, un sujet digne des attaques des féministes. Mme. de Maintenon, et Fénelon, l'entreprendront. Mlle. de Scudéry, c'est vrai lançait une protestation mais la plupart de ses imitatrices ne récriminaient pas. Elles se piquaient d'être savantes, ayant appris un peu de grec ou de latin, ayant peut-être une connaissance, toute superficielle, de Descartes. Il n'est donc pas étrange que Molière, défenseur de la famille, s'occupât beaucoup de ces problèmes. Il les voyait comme une grave menace à cette institution qu'il considérait le noyau de la vie sociale, et il n'y a guère une pièce dans laquelle il n'en faisait pas quelque mention.¹ Ici, comme toujours, son bon point de vue bourgeois, sa conception normale des problèmes de la vie, se manifestent. Il présente le mariage comme l'institution nécessaire et naturelle et il attaque tout ce qui en ferait autre chose. Ainsi dans les Précieuses Ridicules, il ridiculise l'idée

Je m'étonne qu'on puisse nier ce fait. Et pourtant écoutons Angot, Rôles et Caractères de Molière, p. "Molière ait sur les occupations qui conviennent aux femmes et la direction de leur vie des opinions assez flottantes ou bien, insoucieux de se contre-dire, il s'est préoccupé surtout et toujours de créer de bons rôles."

hautelement romanesque du mariage, qui prévalait parmi les précieuses. Comme c'est toujours sa méthode, il exagère un peu la grossièreté du bon bourgeois Gorgibus pour faire ressortir la contraste entre lui et ses filles. Celles-ci rebutent leurs amants à cause de leur façon de faire cour. "La belle galanterie, dit Magdelon, que la leur! Quoi? débiter d'abord par le mariage! - Gorgibus: Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lieu sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions? - Magdelon: Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses - Gorgibus: Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose simple et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là - Magdelon: Mon Dieu, que, si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini!"¹

L'idée précieuse se trouve encore exprimée par la coquette

Célimène du Misanthrope:

"Et puisque notre coeur fait un effort extrême

Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,

Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.2 pp.60-61

S'oppose fortement à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
 Doit-il impunément douter de cet oracle?
 Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?"¹

Et enfin, dans les Femmes Savantes, Armande nous donne la plus parfaite expression de cette conception ridicule de l'amour et du mariage:

"Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
 Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
 Et vouloir les réduire à cette pureté
 Où du parfait amour consiste la beauté?
 Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
 Du commerce des sens nette et débarrassée?
 Et nous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
 Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas?
 Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière?
 Qu'avec tout l'attirail des noëuds de la matière?
 Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
 Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit?
 Ah! quel étrange amour! et que les belles âmes
 Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
 Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,

1. Despois - Œuvres de Molière, T.5, p.527

Et ce beau feu ne veut marier que les coeurs;
Comme une chose indigne il laisse là le reste."¹

Mais tout en prétendant à mépriser ainsi le mariage, les précieuses ne dédaignaient pas l'amour. Et voilà ce que Molière craignait le plus. Celui-là, le dédain du mariage, n'était vraiment qu'une affectation, mais cette autre manière, lui semblait dangereuse puisqu'elle pouvait développer vite en galanterie. Il le ridiculise donc par divers moyens. En Bélise, des Femmes Savantes, il en donne l'aspect burlesque - cette vieille coquette absurde qui se croit aimée par tous et qui fait des avances ouvertes à tout homme qui l'écouterait. Mais en Armande, il y a un traitement plus fin. Elle a bien des attraits, elle a de l'esprit. Elle veut inspirer d'amour où "les sens n'ont point de part." Comment Molière ménage-t-il son attaque contre elle? Il montre qu'à l'analyse finale, cette précieuse a les mêmes désirs que sa plus raisonnable soeur qu'en vérité, elle voudrait avoir la même sorte d'amour. Dans, le Tartuffe enfin, il attaque la galanterie en sa plus sérieuse forme, et ici encore, son arme c'est le ridicule. Il montre les voies ordinaires, et il les prive de tout attrait en y infusant l'élément ridicule.

Dans les sentiments d'Arnolphe de l'Ecole des Femmes,^{nous} avons une conception du mariage qui s'oppose directement à celle des précieuses. Ce parfait égoïste est tout à fait matérialiste et veut soumettre la

1. Ibid., T.9, p.162.

femme à un état de semi-esclavage:

"Le mariage, Agnes, n'est pas un badinage:
 A d'austères devoirs le rang de femme engage,
 Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
 Pour être libertine et prendre du bon temps
 Votre sexe n'est là que pour la dépendance:
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité;
 L'une est moitié suprême et l'autre subalterne;
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne."¹

Quant aux mariages faits par l'intérêt d'argent Molière s'y oppose naturellement et les attaque en montrant les misères qui, si souvent, en résultent. Ecoutez la plainte du paysan George Dandin, qui est sorti de sa propre sphère en épousant une jeune fille de la noblesse provinciale. "Que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu la-dessus savant à mes dépens, et connois le style des nobles lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.3, p.213.

font est petite avec nos personnes: c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurois bien mieux fait, toute riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je m'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effrayable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin l'on vous accomode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommérie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment."¹

La même idée se trouve dans le Bourgeois Gentilhomme, bien que, ici Mme. Jourdain, avec son bon sens bourgeois, sache éviter une telle catastrophe, et ne laisse pas sa fille se marier avec quelqu'un qui ne recherchait que son argent. "Les alliances, dit-elle, avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises « Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de M. Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite,

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.6, pp.507-508, 515.

de jouer à la Madame avec nous "1

Ainsi Molière étale tous les maux, s'élevant des tendances contemporaines qui étaient une menace à l'institution du mariage. A quoi, maintenant, les attribuait-il? A la constitution de la famille, ce qui nous mène donc à considérer comment il a traité des questions de l'autorité paternelle et de l'éducation des jeunes filles. Ecoutez Sganarelle de l'Amour Médecin: "A t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères? rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non! je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi."2 Et encore, Gorgibus, de Sganarelle, qui parle à sa fille:

"Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?

Et par sottes raisons votre jeune cervelle

Voudroit régler ici la raison paternelle?

Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?

... ..

Mais suis je bien fat de vouloir raisonner

Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner."3

1. Ibid, T.8, p.146.

2. Despois - Oeuvres de Molière, T.5, p.313.

3. Ibid. T.2, pp.162-163, 167.

Ecoutez enfin Arnolphe, de l'Ecole des Femmes:

"Quoi? se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?
Il seroit beau vraiment qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!"¹

Comme nous avons déjà dit, le pouvoir paternel était si grand que des pères égoïstes, tels que Sganarelle et Gorgibus, peuvent faire grand ravage des vies de leurs enfants. Nous sympathisons avec la pauvre Dormiène du Mariage Forcé, qui dit: "La sévérité de mon père m'a tenu jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et ne voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu."²

Ecoutez aussi, Cléante, de l'Avare, qui dit "Voilà où les jeunes gens sont réduits par la mandite avarice des pères; et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent."³ Ce sont pathétiques ces plaintes de deux jeunes âmes, restreintes, l'une par la

-
1. Despois - Oeuvres de Molière, T.3, p.272.
 2. Ibid., T.4, p.27
 3. Ibid., T.7, p.98.

sévérité, l'autre par l'avarice, de son père. Et ceux qui disent que Molière ridiculise l'autorité paternelle et les pères en faisant ses enfants rebelles, n'ont aucune sympathie pour la jeunesse. Non, il ne ridiculise nullement les prérogatives des parents. En effet il montre comment la révérence et l'affection s'élèvent tout naturellement dans les coeurs des enfants qui reçoivent de leurs parents un traitement raisonnable. Ecoutez Marianne de l'Avare: "J'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevé avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir."¹ Ainsi, Molière fait seulement une prière pour la liberté si nécessaire au développement normal des jeunes gens.

C'est la même chose dans la question de l'éducation des femmes. Il tenait, aux mots de Géronte des Fourberies de Scapin que "les mauvais déportements des jeunes gens, viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent."² On a dit que Molière se contredit, qu'il condamne dans les Femmes Savantes ce qu'il soutient dans l'Ecole des Femmes. Mais c'est une critique absurde. Il regarde les femmes au point de vue de leur importance dans la famille. Il veut donc qu'elle ait une éducation qui la préparera le mieux pour remplir cette position. Ainsi, dans l'Ecole des Femmes, il nous présente une jeune fille, produit de la théorie suivante de ce que doit être, selon Arnolphe, l'éducation

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.7, p.157.

2. Ibid., T.8, p.438.

féminine:

"Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
 Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,
 Qui de prose et de vers feroit de doux écrits?
 Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
 Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
 Je prétends que la miennne, en clartés peu sublime,
 Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;

 En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer."¹

Il va sans dire que ce n'est pas sa propre opinion que Molière exprime ici, et cet ennemi contemporain qui voudrait le croire, en fait de propos délibéré une mauvaise interprétation. Celui-ci fait dire sa Zélinde: "Sans doute qu'il (Molière) veut que nous soyons aussi stupides et aussi ignorantes que son Agnès; mais il ne prend pas garde que l'ignorance et la stupidité font faire des choses à de semblables bêtes, dont il n'y a que les personnes d'esprit qui se puissent défendre."² Mais c'est justement ce que Molière a voulu dire. Il observait la trop légère instruction des jeunes filles et ici il l'attaque. Ses vrais sentiments se

1. Despois - Œuvres de Molière, T.3, pp.165-166.

2. Cite par Ibid., T.3, p.125, note 2.

trouvent plutôt, en cette pièce, dans les mots de Chrysalde.

"Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?"¹

et de Horace,

"Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable,
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?"²

Dans les Femmes Savantes, c'est l'autre extrême qu'il attaque, c'est-à-dire la tendance précieuse encore. En considérant la vie de salon nous pouvons comprendre assez facilement cette tendance. Les deux sexes se rencontraient sur un pied d'égalité; les hommes de lettres et de sciences, tous étaient admis aux salons. Il est bien naturel que les mêmes femmes qui avaient porté à un ridicule extrême le raffinement de sentiment et de langage, conçoivent l'idée de se faire même encore supérieures en devenant savantes. Molière en voyait très clairement l'absurdité et la superficialité et il en fait ressortir le ridicule dans les prétentions sottes et outrées de Philaminte, Bélise et Armande. Ici encore c'est dans l'intérêt de la famille qu'il travaille. Chrysale, vrai bourgeois et un peu trop matérialiste peut-être, évoque néanmoins notre sympathie en sa plainte contre cet entêtement de sa

1. Ibid. T.3, p.166.

2. Despois - Oeuvres de Molière, T.3, p.227.

femme, qui a dérégulé toute sa maison:

"Vos livres éternels ne me contentent pas,
 Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
 Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
 Et laisser la science aux docteurs de la ville;
 M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
 Cette longue lunette à faire peur aux gens,
 Et cent brimborions dont l'aspect importune:
 Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
 Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
 Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
 Il n'est pas bien, homête, et pour beaucoup de causes,
 Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
 Former aux bonnes moeurs l'esprit de ses enfants,
 Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses gens,
 Et régler la dépense avec économie,
 Doit être son étude et sa philosophie
 Les femmes d'à présent sont bien loin de ces moeurs,
 Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
 Nulle science n'est pour elles trop profonde,
 Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde
 Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
 Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir."¹

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.9, p.106.

Ce n'est pas notre intention d'étaler les sentiments de l'auteur mais plutôt d'examiner comment il peignait son époque. Mais afin d'être vrai critique, il doit être aussi critique constructif. /
Maintenant donc, ayant porté son attaque contre l'état existant, il faut voir ce qu'il offrait comme palliatif.

D'abord, nous pouvons dire que la parole de Clitandre des Femmes Savantes, s'approche le plus près, peut-être, de sa propre opinion:

"Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait,
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos."¹

Le juste milieu comme toujours, et maintenant, comment atteindre le but désiré? Il y en a une suggestion dans l'Ecole des Maris.

Ariste, homme d'un grand bon sens, tient

"Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.9, p.72

"Mes soins pour honorer ont suivi ces maximes:
 Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes.
 A ses jeunes desirs j'ai toujours consenté.
 Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repente
 J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
 Les divertissements, les bals, les comédies;
 Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
 Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
 Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre
 Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre."¹

Pas du tout spécifique, cette théorie d'éducation, qui sent beaucoup Montaigne. Mais nous pouvons l'amplifier par la considération de quelques types féminins qui semblent exemplifier ce que serait le succès de son système. Il y a, par exemple, l'Elmire du Tartuffe. Nous ne pouvons qu'admirer l'adroite façon dans laquelle elle conduit son affaire avec l'imposteur.

"Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
 Une femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles

 Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre:

 J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,

1. Ibid., T.2, pp.369-370.

Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
 Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
 Et veut au moindre mot dévisager les gens."¹

Alors il y a l'exemple, si souvent cité, d'Henriette des Femmes Savantes - jeune fille raisonnable, charmante et bien équilibrée, que l'auteur s'oppose à sa précieuse soeur Armande. Et enfin, nous avons un exemple, moins connu, dans l'Aristione des Amants Magnifiques - un type tout à fait contraire aux précieuses, et aux femmes savantes. "Je ne donne point, dit-elle, dans tous ces galimatias, où donnent la plupart des femmes, je veux être mere, parce que je la suis et ce seroit en vain que je ne la voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grâce au Ciel, je suis exempte; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles."²

1. Despois - Oeuvres de Moliere, T.4, pp.470, 472, 488.

2. Ibid., T.7, pp.400-401.

CHAPITRE VI

Les Médecins.

"Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point. Tant que les hommes pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé."¹ Ainsi La Bruyère en sa vraie façon épigrammatique. Et voilà ce qui était surtout vrai au dix-septième siècle. Molière, historien de presque tous les aspects de son époque, déguise en quelque façon, la plupart de ses satires. Mais les médecins sont le but d'une attaque tout à fait ouverte et sans frein. On a dit que c'est la médecine et non pas les médecins qu'il attaque - ce qui n'est pas, ce me semble, d'une parfaite vérité. Sauf dans sa dernière pièce, le Malade Imaginaire ce sont des abus de la médecine qu'il attaque. Dans celle-ci, il faut admettre, il semble viser la médecine en général. Mais il ne faut pas oublier un fait que tous les critiques signalent, c'est qu'il a écrit cette comédie après une longue période de souffrance et de douleur. Les médecins du temps ne pouvaient pas lui donner de secours, et Molière, sceptique au mieux de leurs pratiques, se laisse amener amèrement contre cette science qui lui semble fautive en son inefficacité.

Examinons brièvement, l'état de la médecine au dix-septième siècle et nous verrons que Molière, juste observateur en tout comme

1. La Bruyère. - Les Caractères, p.444.

il était, devait se rendre compte du progrès qui se faisait. Ne mentionner que de grands noms tels que François Bacon et Descartes, c'est témoignage suffisant des forces d'avancement. Et la découverte de la circulation par Harvey fut un événement capital dans l'art de guérir. Ce ne sont que trois noms parmi une galaxie, et les moins importants ne se trouvent pas en France. Néanmoins, il est bien vrai que les progrès de la médecine pratique étaient lents. On restait fidèle aux anciennes traditions, on n'offrait pas grand accueil aux novateurs scientifiques. Le cérémonial suranné, le pédantisme ignorant les occupaient trop. Regardez le système d'enseignement. Il avait des proportions considérables et l'assistance aux cours était exigée avec beaucoup de rigueur. Mais l'insistance semblant être sur la solennité et la majesté plus que sur la connaissance médicale. Les examens finals consistaient pour la plupart, en longs discours, de la part des étudiants, dont bien des sujets étaient tout à fait puériles. Le but semblait être de faire de faciles parleurs plutôt que des médecins habiles. Et le type général, en effet, semble avoir été quelqu'un d'une mine grave, portant des vêtements sombres - un pédant en un mot, qui avait un sens énorme de sa propre importance. Mme. de Sévigné, qui n'aimait pas une telle espèce, nous en instruit en plusieurs vifs traits. Dans une lettre à sa fille elle lui parle d'un "médecin de Ganat, que Mme. de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aime fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan, ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié.

Je le retiens, m'en dût-il couter mon bonnet; car ceux d'ici me sont insupportables: cet homme m'amuse. Il ne ressemble à un vilain médecin, il ne ressemble point aussi à celui de Chelles; il a de l'esprit, de l'honnêteté: il connoît le monde; enfin j'en suis contente."¹

On ne voudrait pas offrir de type qui plaisait à Mme. de Sévigné comme substitut pour l'autre. Mais en regardant les pièces de Molière, nous verrons qu'elle n'était pas seule à mépriser ces sots médecins pédants. Ainsi, dans ses premières farces, la Jalousie de Barbouillé et le Médecin volant, le docteur est le personnage le plus ridicule. En celle-là, le médecin est vraiment le type pédant porté au ridicule extrême. Ecoutez sa première parole: "Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdard, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer rationem loci, temporis et personae. Quoi? débiter d'abord par un discours mal digéré, au lieu de dire: Salve vel Salvus vis, Doctor, doctorum eruditissime! Hé! pour qui me prends - tu, mon ami?"² Dans l'autre comédie Sganarelle dit: "Je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville."³ Ce sont intéressantes

1. Mme. de Sevigne - Lettres, pp.467-468.

2. Despois - Oeuvres de Moliere, T.II p.22

3. Despois - Oeuvres de Moliere, T.I, p.55.

ces premières attaques, en vue du développement qui suivra plus tard. Mais elles ne sont pas d'une très grande importance, puisque le docteur, comme l'avare, était une vieille convention de théâtre, et Molière puisse bien avoir modelé ces premières farces sur l'ancienne comédie.

Il y a encore un trait de satire contre les médecins avant que nous ne venions aux propres comédies médicales. C'est une petite scène entre Don Juan et son valet, qui s'est déguisé en médecin. Tout à fait déplacée en sa manque entière de rapport avec le reste de la pièce, elle a néanmoins de l'intérêt pour nous comme signe que Molière commence à songer sérieusement au sujet des médecins:

Don Juan: "Je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule -

Sganarelle: Cui? C'est l'habit d'un vieux médecin cet habit

me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je

rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

... .. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit: j'ai raisonné

sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun ce

seroit une chose plaisante si les malades guérissent, et qu'on

m'en vêt remercier - Don Juan: Et pourquoi non? Par quelle

raison n'aurois-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres

médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des

malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que

recevoir la gloire des heureux succès, et tu peux profiter comme

eux du honneur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce

qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature -

Sganarelle: Comment, Monsieur, vous êtes aussi imbie en médecine? -

Don Juan: C'est une des grandes erreurs qui soit parmi les hommes."¹

Voilà une critique vraiment audacieuse de la grande faculté. Comme nous verrons, le même sentiment reparaitra dans le Malade Imaginaire. Dans cette dernière comédie c'est peut-être la propre opinion de Molière, mais d'un Molière qui écrivait sous le poids d'un grande souffrance physique. Ici, dans le Festin de Pierre, il faut tenir compte que c'est le courtisan, libertin, en tout, qui parle. Assurément il n'est pas nécessaire d'attribuer ses sentiments à l'auteur.

Dans l'Amour Médecin nous avons une attaque directe et particulière. Ce n'est qu'une comédie-ballet, faite pour le divertissement du Roi et de la cour, mais bien des traits portent. Ici il joue les quatre premiers médecins de la cour, Esprit, Guénant, des Fougerais et d'Aquin, et il n'en fait pas autre déguisement qu'un changement léger et satirique de leurs noms. Tout le monde reconnaissait ces personnages, mais ces quatre médecins représentent, en vérité, les médecins en général, et ici encore, c'est plutôt des abus de la pratique que les praticiens que Molière attaque. Il y a la scène de la consultation, satire qui frappe fort aux pompeux discours sur des matières souvent triviales dont les docteurs s'occupaient. Au lieu d'examiner le cas de la malade, Tomès et des Fonandrès s'entretiennent longtemps sur les mérites respectives d'une mule et d'un cheval pour faire visite à leur clientèle. S'ensuit une discussion au sujet d'une querelle entre deux de leurs

confères. Tomès: " Quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémus? car c'est une affaire qui partage tout notre corps. - Des Fonandrés: Moi, je suis pour Artémus. - Tomès: Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opiniât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient et la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins."¹ Nous ne pouvons croire à une attitude si insouciant de la vie humaine mais nous savons que Molière n'a pas trop exagéré la sotte révérence qu'on donnait à la forme et à l'autorité des anciens. Lorsqu'ils arrivent enfin à donner leurs opinions sur la maladie, ils ne peuvent s'entendre sur la cause, ni sur un remède. Tomès: Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte."² Des Fonandrés, au contraire,

1. Despois - Œuvres de Molière, T.5, pp.323-324.

2. Ibid., T.5, p.327.

veut lui donner de l'émétique. Macroton et Bahys s'accordent, dans un flux de termes bombastiques, que la jeune fille " a une maladie chronique", qui "il faudra une purgation vigoureuse" et que, si ce remède ne réussit pas, le père aura du moins "la consolation qu'elle sera morte dans les formes."¹ En introduisant ces divers remèdes, la saignée, l'émétique et la purgation, Molière satirise la différence d'opinion qui régnait parmi les médecins. Nous avons des anecdotes contemporaines qui racontent qu'ayant trouvé l'un inefficace on appliquait le second et même le dernier à un seul malade. Mme. de Sévigné qui, malgré son mépris apparent des médecins, aimait tenter de nouveaux remèdes, nous en donne témoignage de la nature absurde de quelques-uns. Elle écrit à Mme. de Grignan: "Il est vrai qu'après vous avoir dit vingt fois: « Je suis guérie, » et m'être servie un peu légèrement de tous les termes les plus forts pour vous persuader ce qui je croyois moi-même une vérité, vous êtes en droit de vous moquer de tous mes discours; je m'en moquerois la première aussi bien que de mon infidélité, qui me faisoit toujours approuver les dernières remèdes, et maudire ceux que je quittois Il y a huit jours que ma jambe est enveloppée de pains de roses, trempés dans du lait doux bouilli, et rafraîchis, c'est-à-dire réchauffés trois fois le jour."²

Passons au docteur Fileron qui gronde les autres médecins pour se quereller entre eux: "Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes

1. Ibid., T.5, pp.328, 329, 330.

2. Mme. de Sevigne - Lettres T.7, pp.425-426.

de querelles nous font parmi le monde? et n'est ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art? ... Je n'en parle pas pour mon intérêt; car Dieu merci j'ai déjà établi mes petites affaires ... mais enfin toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le Ciel nous fait la grâce qui, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde ... le plus grand foible des hommes c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; ... Conservons nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer des heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art."¹ On a dit qu'en Filerin, Molière veut personnifier toute la sagesse de la faculté de médecine, ce qui ne me semble pas vrai. N'est-ce pas plutôt qu'ici, il lance son plus mordant coup contre les médecins? Tous les autres types qu'il présente sont des sots, des ignorants, des pédants, si vous voulez, mais ils sont des hommes honnêtes, ils ont une foie absolue en leur science. En Filerin, pourtant, nous avons un hypocrite. Il sait qu'il est ignorant mais il veut se prevaloir de l'erreur de ceux qui se confient à sa

1. Despois - Oeuvres de Molière. T.5. pp.336-338.

connaissance. Ce n'est qu'à sa dernière attaque, que Molière sonne encore cette note amère. Ainsi, il semble qu'ici il s'égaré un peu de sa voie habituelle de représenter les hommes tels qu'ils sont, et laisse percer ses propres sentiments.

Le Médecin Malgré Lui n'ajoute pas beaucoup à l'Amour Médecin.

C'est une farce et le ridicule des médecins est outré dans la représentation de la profession par Sganarelle, qui ne fait pas semblant d'être médecin, qui, en effet, est médecin malgré lui. L'exagération est donc trop pour que cette pièce nous intruise beaucoup sur les conditions actuelles. Mais à propos du succès qu'achève Sganarelle en se faisant passer pour médecin une question se soulève qui est assez intéressante; celle de la charlatanerie au dix-septième siècle: "Tout ce que je souhaiterois, dit Léandre, seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme. - Sganarelle lui répond: Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire: il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous."¹ C'est clairement une exagération, mais que les charlatans avaient un pied ferme et qu'ils étaient une assez grave menace, nous en avons de témoignage. Ecoutez La Bruyère: "La témérité des charlatans, et leurs tristes succès qui en sont les suites font valoir la médecine et les médecins: si ceux-ci laissent mourir, les autres ^utent. Carro Carri (médecin empirique qui était venu d'Italie) débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent; c'est un bien de famille, mais amélioré

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.6, p.97

en ses mains; de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit: l'hémorrhagie, dites-vous? il la guérit. Il ne réssuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes; mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude, et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avaient ce secret, sont morts fort jeunes."¹ De sorte qu'il semble que Sganarelle et Clitaandre, qui prétendent guérir "par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés,"² n'étaient pas, à leurs contemporains aussi burlesques qu'ils sont à nous. Et peut-être Sganarelle ne se trompait pas beaucoup quand il parlait ainsi de la foi du peuple dans la médecine: "Je suis d'avis de m'en tenir, toute ma vie, à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de ce même sorte: la méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué."³

Dans M. de Pourceaugnac c'est de vrais médecins qu'il traite

-
1. La Bruyère - Les Caracteres, p.445.
 2. Despois - Oeuvres de Molière, T.5, pp.343-344.
 3. Ibid. T.6, pp.98-99.

encore, et presque de même façon que dans l'Amour médecin. C'est encore l'adulation de l'autorité ancienne, l'habitude de faire des diagnostics pompeux des maladies quⁱ n'existent pas. Le premier médecin, "c'est un homme qui sait la médecine à fond, et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un iota des règles des anciens et pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autre remèdes que ceux que la Faculté permet Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde."¹

Voilà du ridicule risible, mais dans sa dernière pièce, le Malade Imaginaire, il y a quelque chose d'autre. C'est sa plus grande attaque contre la médecine et c'est une attaque amère et quelque peu outrée. La cause en semble avoir été, comme nous avons déjà dit sa santé, qui s'affaiblissait de plus en plus, l'aigrissant ainsi contre une science qui avait prétention de guérir mais qui ne lui offrait nul secours. Mais, tenant compte toujours de l'exagération, on trouve néanmoins, plusieurs nouveaux traits de satire quⁱ vont assez droit au but. Ecoutez M. Diafoirus, qui fait le portrait de son fils Thomas: "Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour

1. Despois - Oeuvres de Molière - T.7, pp.262-263.

l'exercice de notre art Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, et ses régents se louoient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de battre de fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit qui lui dans toutes les disputes de notre Ecole. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire Mais sur toute chose ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et d'autres opinions de même farine."¹ Thomas est un exemple délicieux de ce que l'éducation médicale pouvait produire. Une grande cérémonie était la conclusion de l'enseignement et Molière nous en donne un portrait dans la cérémonie qui va transformer Argan en médecin. La peinture est un peu exagérée, sans doute. Néanmoins, bien des aspects ridicules étaient justement une partie de la réception à la Faculté. Béralde a suggéré, comme dernier remède pour son frère hypochondriac, qu'il se fasse médecin. Argan proteste: "Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi: est-ce que je suis en âge d'étudier? - Béralde: Bon étudiant!

Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous. - Argan: Mais il faut savoir bien parler latin, connoître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire - Béralde: En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez. - Argan: Quoi? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là? - Béralde: Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout (galimatias) devient savant, et toute sottise devient raison."¹

Puis s'ensuit la cérémonie avec toute sa pompe, sa musique, son latin de cuisine, et bien que Molière l'appelle une "cérémonie burlesque", le ridicule n'est pas tellement outré que l'on est tenté de le croire. Ecoutez Locke, le philosophe anglais, qui visita la France en 1675 et qui écrivit ainsi: "La manière dont on faisait un médecin était celle-ci: le cortège en robes écarlates et en bonnets noirs. Le professeur s'assit et après que des violons eurent joué quelque temps, il leur fit donner le signal de se taire, afin qu'il lui fût loisible de parler à la compagnie, ce qu'il fit dans un discours contre les nouveautés. Reprise alors de la musique Puis l'aspirant commença son discours où je trouvai peu de sujet d'être édifié: il y devait adresser un compliment au chancelier et aux professeurs qui étaient présents. Le docteur alors lui mit sur le tête, en signe de son doctorat, le bonnet, qui, dans la

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.9, p.435.

marche du cortège, était venu là au bout du bâton de l'huissier, lui passa au doigt un anneau, et s'étant ceint lui-même d'une chaîne d'or, le fit asseoir près de lui, pour qu'après avoir pris tant de peines, il pût maintenant se mettre à l'aise, il le baisa et l'embrassa, en gage de cette amitié qui allait désormais exister entre eux."1

Lisez maintenant la cérémonie du Malade Imaginaire et il se trouve une similarité frappante de procédure. Molière rédige sa cérémonie en latin de cuisine, la partie de sa satire qui est peut-être la plus outrée. Mais, comme tous les critiques ont indiqué, c'était le seul moyen de le rendre comique, et, de plus, en sa haine du faux, cette coutume des médecins de discourir en latin, lui semblait encore un moyen, de leur part, à cacher au peuple leur ignorance.

Ce n'est pas donc étonnant que Molière, qui voyait si clairement toute la forfanterie de la pratique médicale de son époque, se permette, pendant cette période de sa vie où son esprit devait être affecté par sa santé défaillante, de faire une condamnation complète de la médecine. Et voilà ce qu'il fait par Béralde, car nous pouvons être assez sûr que celui-ci, autant qu'aucun personnage de ses pièces, représente le porte-parole de l'auteur. Argan s'émerveille de son frère incrédule: "Vous ne croyez donc point à la médecine? ... vous ne tenez pas véritable une chose établi partout le monde, et que tous les siècles ont révéree? - Béralde: Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; et à regarder les choses en

1. Cité par Despois - Oeuvres de Molière. T.9, p.230.

philosophie, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre ... - Argan: Les médecins ne savent donc rien à votre compte: - Béralde: Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir, et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout ... - Argan: Que faire donc quand on est melade? - Béralde: Rien ... La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies."¹

On ne s'étonne donc pas qu'un homme qui avait le courage de parler aussi hardiment, ait attiré, sur lui un coup tel que ce madrigal, écrit par un contemporain au moment de sa mort;

« C'est donc la le pauvre Molière

Qu'on porte dans le cimetière, »

En le voyant passer, dirent quelques voisins.

« Non, non, dit un apothicaire,

Ce n'est qu'un mort imaginaire,

Qui se raille des médecins. »²

1.. Despois - Oeuvres de Molière, T.9, pp.396-397, 399-400.

2. Cite par A.P.Malassis - Molière jugé par ses contemporains, p.7.

CHAPITRE VII

La Superstition.

Nous avons fait mention dans le chapitre précédent de la puissance de la charlatanerie en France au dix-septième siècle. Ce n'est pas donc fort surprenant de trouver cette capacité pour la foi superstitieuse se manifester ailleurs.

Un aspect qui n'entre guère dans le grand nombre d'études sur Molière, c'est l'apparition d'un astrologue dans une de ses pièces. Ce n'est pas, il est vrai, d'une haute importance, mais il est pourtant intéressant pour nous, en ce qu'il jette une lumière sur l'ignorance et la superstition de l'époque.

Y avait-il beaucoup de raison pour l'attaque? Il semble que oui. Même au dix-septième siècle, l'astrologie avait un grand crédit en France. Nous nous l'attendrions parmi le peuple et des gens sans éducation. Mais même à la cour, où les esprits avaient subi l'influence libérative de la vie sociale, la croyance aux astrologues existait encore. Des superstitions dont la source se trouve dans la tendance fondamentale de la nature humaine de croire à, ou du moins de respecter, ce qui lui semble loin et mystérieux, ne lâchent prise que graduellement. Ainsi, jusqu'au dix-huitième siècle, nous trouvons d'ardents partisans de l'astrologie.

Au dix-septième siècle, l'exemple saillant c'est Morin, astrologue à qui Bayle consacre plusieurs pages de son dictionnaire: "Morin (Jean Baptiste) Médecin, et Professeur Royal en Mathématique à Paris ...

... Etant de retour chez son Prélat qui entretenoit un Astrologue
Ecosseis, il commença de goûter l'Astrologie judiciaire, et il chercha
par les règles de cette Science les événements de l'année 1617. Il
trouva que l'Evêque de Boulogne étoit menacé, ou de la mort, ou de
la prison, et il ne manqua pas de l'en avertir. Le Prélat ne fit
qu'en rire; mais s'étant mêlé d'intrigues d'Etat, et n'ayant pas pris
le bon parti, il fut traité de rebelle, et mis en prison Il
eut accès chez les grands, et même chez le Cardinal de Richelieu; et
il obtint sous le Cardinal Mazarin une pension de deux mille livres,
qui lui a été toujours payée fort exactement. Il étoit consulté sur
l'avenir par plusieurs personnes, et l'on prétend que ses Horoscopes
ont souvent prédit la vérité Il eut entre autres Adversaires
l'illustre Cassendi ce que Guy Patin a dit de lui vant la
peine d'être rapporté: il en parle comme d'un fou; et il est sûr
que pour le moins il y avoit des grains de folie dans cette tête."¹
Et Patin et Cassendi n'étaient pas seuls en leur mépris de l'astrologie.
La Fontaine aussi la satirise dans une fable, l'Astrologue qui se
laisse tomber dans un puits:

"Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fonds d'un puits. On lui dit: « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de la tête? »
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,

1. Bayle. Dictionnaire, pp.257, 258, 261, 263.

Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
 Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire
 Qu'au livre du Destin des mortels peuvent lire
 Le soleil nous luit tous les jours
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
 Sans que nous en puissions autre chose inférer
 Que la nécessité de luire et d'éclairer,
 D'amener les saisons, de mûrir les semences
 Charlatans, faiseurs d'horoscope,
 Quittez les cours des princes de l'Europe:
 Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps,
 Vous ne méritez pas plus la foi que ces gens."¹

Ce n'est pas donc étrange que Molière, penseur assez libre et ennemi du faux, ridiculise cette superstition, ce qu'il fait dans les Amants magnifiques. Ce n'est pas une grande attaque. Homme de bon jugement, il devait voir qu'il n'y avait là aucun danger permanent, que cette croyance disparaîtrait comme d'autres, avec l'éclaircissement de l'esprit. Il ne s'attache qu'à rendre ridicule, par une satire légère, les plus sottes prétentions des astrologues. Clitidas se plaint de son métier de plaisant de cour: "Bien mentir et bien

1. La Fontaine - T.1 pp.167-170.

plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire."¹ Ecoutez aussi Sostrate, le sceptique: "Tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent ~~anciennement~~² comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables: tout cela est charmant, sans doute Mais pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes?"²

Autre superstition à laquelle Molière lance un léger coup, c'est la terreur des comètes. L'apparition des comètes fut, même au dix-septième siècle, considérée comme un signe menaçant, et étonna

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.7, p.397.

2. Ibid. T.7, pp.441-442.

des savants aussi bien que le peuple. Selon Voiture, "on s'entretenoit," à l'hôtel de Rambouillet, des macules nouvellement découvertes dans le disque du soleil, qui pouvoient faire appréhender que cet astre ne s'affoiblit. M. de Voiture entra dans ce temps-là. Mlle. de Rambouillet lui dit: «Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles? - Mademoiselle dit-il, il court de mauvais bruits du soleil." ¹

De même, Molière, dans les Femmes Savantes, fait entrer Trissotin avec cette parole:

"Je viens vous annoncer une grande nouvelle,
 Nous l'avons endormant, Madame, échappé belle:
 Un monde près de nous a passé tout du long,
 Est chu tout au travers de notre tourbillon;
 Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
 Elle eut été brisée en morceaux comme verre."²

1. Cite par Despois - Oeuvres de Molière, T.9, p.166, note 1.

2. Ibid, T.9, p.166.

CHAIP'TRE VIII

La Religion

Aucune pièce de Molière n'a causé autant de combat que son Tartuffe. "Un homme, dit un ennemi contemporain, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fut jamais dans les siècles passés, avoit en assez d'impiété et d'abomination pour faire sortir de son esprit diabolique une pièce toute prête d'être rendue publique en la faisant monter sur le théâtre, à la dérision de toute l'Eglise, et en mépris du caractère le plus sacré et de la fonction la plus divine, et au mépris de ce qu'il y a de plus saint dans l'Eglise, ordonné du Sauveur pour la sanctification des âmes, à dessein d'en rendre l'usage ridicule, contemptible, odieux. Il méritoit par cet attendat sacrilège et impie un dernier supplice exemplaire pour expier un crime si grief de lèse-majesté divine, qui va à ruiner la religion catholique, en blâmant et jouant sa plus religieuse et sainte pratique qui est la conduite et direction des âmes et des familles par de sages guides et conducteurs pieux."¹ Voilà, clairement l'attaque d'un esprit entêté du catholicisme. Et il y en avoit beaucoup d'autres qui croyoient que Molière vouloit attaquer de vraie religion sous la masque de l'hypocrite qu'il présentait. De nos jours même Brunetière² - et avant qu'il ne soit devenu défenseur

1. Cité par Despois - Oeuvres de Molière. T.4, p.283.

2. Cité par Sainte-Beuve - Port Royal, T.3, p.267.

passionné du catholicisme - a donné comme son opinion, que Molière a voulu attaquer la vraie dévotion aussi bien que la fausse.

Mais, laissant à part cet aspect de la matière, il se trouve aussi une grande diversité d'opinion parmi ceux qui s'occupent à déterminer qui était visé dans l'hypocrite Tartuffe. Racine, dans une lettre anti-janséniste écrit: "On vous avait dit que les Jésuites étoient joués dans cette comédie; les Jésuites au contraire se flattaient qu'on en vouloit aux Jansénistes."¹ Et, en effet, jusqu' à notre siècle, tout critique de Molière montre comment il a visé l'une secte ou l'autre en Tartuffe. Assez récemment, toutefois, M. Raoul Allier, dans sa Cabale des Devots semble avoir découvert les vrais originels de l'hypocrite.

Ceux qui regardent le dix-septième siècle en sa totalité, peuvent s'imaginer qu'il n'y a pas ici de difficulté, que Molière en veut aux dévots rigoureux de la fin du siècle. Assurément il les aurait attaqué s'il les avait connus. Mais il ne faut pas oublier la date du Tartuffe, 1664, période à laquelle le roi était encore jeune et bon vivant et n'avait ^{pas} tourné vers la piété et le zèle religieux. Non, la vraie source semble se trouver dans une cabale des dévots, la compagnie du Saint-Sacrement, dont Allier trace le développement de 1627 à 1666, période de sa dissolution. Pour l'histoire de la compagnie nous renvoyons le lecteur à cet ouvrage mais il y a un passage du livre qui résume assez bien, pour notre

1. Etudes sur le 17e siècle, R.D.M., 1^{er} août, 1890, p.648.

but de découvrir à quel degré Molière l'a représentée en Tartuffe, ce qui en était le caractère. "Nous distinguons bien une cabale qui inquiétait à juste titre la société laïque. Mais nous n'avons point dit qu'elle se composât de « faux monnayeurs en dévotion » ; et personne n'aurait le droit de l'insinuer. Les membres de la compagnie du Saint-Sacrement étaient des fanatiques convaincus et qui conformaient leur vie à leurs convictions. En y regardant de près, on trouverait peut-être qu'ils savaient s'entr'aider et que plus d'un a su se faire pousser dans le monde par les confrères. Au fond, les calculs personnels sont étrangers à cette coterie; ils n'y sont que par accident. Les pieux conspirateurs ne songent qu'à sauver l'âme de leurs semblables et qu'à purifier une société souillée. Pour mettre en doute l'absolue et farouche sincérité de leur zèle, il faudrait n'avoir rien compris à leur psychologie.

Mais si cette conclusion s'impose à qui peut les suivre dans leurs marches et démarches, un contemporain était moins bien informé et devait forcément s'y tromper. A qui la faute, sinon aux confrères eux-mêmes? On ne saisissait leur action que sous la forme d'intrigues divines ou de cabales surprises. On ne reconnaissait leur travail qu'à des sollicitations dictées par l'intérêt du ciel, mais toujours âpres et vindicatives. On ne constatait comme résultats de leurs efforts, que menaces contre les individus suspects d'indépendance morale, mesures de rigueur contre des gens inoffensifs, acharnement contre les pécheurs, ruine ou mort d'hommes attaqués avec un fer sacré. S'ils avaient agi en pleine lumière, ils

auraient passé pour ce qu'ils étaient. Cachés dans l'ombre, ne faisant jouer que des ressorts secrets, il était impossible, qu'on ne se méprât point sur leurs intentions réelles et sur la sincérité de leur zèle. A la rancune inspirée par leur fanatisme s'ajoutait nécessairement la haine qui souffle aux âmes une hypocrisie soupçonnée. On disait couramment à Versailles: «Les dévots sont intéressés .»¹

Ce n'est pas donc, chose étrange que Molière ait suivi l'opinion commune et malgré son jugement droit, qu'il n'ait vu que les pires côtés de cette cabale. Et surtout, nous ne nous étonnons pas que le zèle outré de ces dévots ait apparu faux et hypocrite à cet amant du juste milieu en tout. Par exemple, il y avait l'incident du prince de Conti. Celui-ci était longtemps grand ami de Molière et patron enthousiaste de sa troupe. Un attaché de la maison du prince, l'abbé de Voisin, nous en donne témoignage: "Il entretenait longtemps à sa suite une troupe de comédiens. Ne se contentant pas de voir les représentations du théâtre, il conférait souvent avec le chef de leur troupe, qui est le plus habile comédien de France, de ce que leur art a de plus excellent et de plus charmant."² Mais cet homme, qui avait été un des plus grands débauchés du siècle, se convertit en 1656, entra dans la compagnie du Saint-Sacrement et devint un des plus bigots dévots. L'interdiction de la comédie étant un des règlements de la cabale, le prince rompit tout rapport

1. R.Allier - La Cabale des Devots, pp.407-408.

2. Cite par Allier - La Cabale des Devots, p.393.

avec Molière qui en souffrait beaucoup. Il était donc naturel que celui-ci regarde comme hypocrite ce soudain changement de cœur et qu'il ait ainsi attaqué toute la cabale comme une société de faux dévots.

Voyons maintenant comment il les a visés dans le Tartuffe. Dans sa première parole Tartuffe dit:

"Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers."

Puis, tirant un mouchoir de sa poche, il s'adresse à Dorine:

"Couvrez ce sein que je ne saurois voir:
Par de pareils objets les âmes sont blessées."¹

Deux traits éclaircissants puisque les membres de la compagnie, étaient grands visiteurs de prisons et forts dénonciateurs de l'immodestie des toilettes. Alors il y a l'éloge de Tartuffe par Orgon, qui prend pour une dévotion fidèle, le zèle intéressé de l'hypocrite:

"Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De tout^{es} amitiés il détache mon âme;
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux."²

1. Despois - Œuvres de Molière, T.4, pp.459, 460.

2. Ibid., T14, pp.417, 418.

Quel est le rapport ici aux pratiques des dévots? Ecoutez Guy Patin qui écrivait ainsi en 1660: "Il y avait ici de certaines gens qui faisaient des assemblées clandestines sous le nom de Congrégation du Saint Sacrement; ces messieurs se mêlaient de diverses affaires ... ils mettaient le nez dans le gouvernement des grandes maisons, ils avertissaient les maris de quelques débauches de leurs femmes: un mari s'est fâché de cet avis, s'en est plaint et les a poussés à bout, après avoir découvert la cabale."¹ Il y a bien d'autres traits indicatifs du fait que Molière visait la cabale des dévots. Enfin Allier suggère que même de dénouement, que la plupart des critiques ont jugé une sorte de deus ex machina choisie par Molière en face d'une situation difficile, avait sa source dans l'histoire contemporaine. C'est-à-dire, que l'intervention du roi dans la pièce représente la lutte de Louis xiv contre la cabale, dont Guy Patin donne encore témoignage: "Ils avaient intelligence avec ceux de la même confrérie à Rome, se mêlaient de la politique et avaient dessein de faire mettre l'Inquisition en France ... C'était une machine poussée spiritu Loyalitico latente. Plaintes en ont été portées au Roi, qui a défendu de telles assemblées avec de rigoureuses menaces."²

Il est bien évidente donc que Molière attaque la compagnie du Saint-Sacrement comme a démontré M.Allier. Mais nous sommes

-
1. Cite par Allier, Le Cabale des Devots, p.390.
 2. Cite par Allier, La Cabale des Devots, p.390

aussi un peu de l'opinion de Sainte-Beuve. Celui-ci, dans son étude sur Port-Royal, a tenu que le Tartuffe était une continuation des Provinciales de Pascal mais avec une certaine différence. Voici ce qu'il dit: "Sans aller si avant, et en ne s'attachant qu'à la forme de l'hypocrisie à son heure, La Bruyère a repris sous main ce portrait du faux dévot; mais je dirai de son Onuphre comme du Casuiste sans nom des Provinciales: il est trop particulier pour avoir pu devenir populaire."¹ Et il se continue à montrer que "chez Molière; plus que chez aucun auteur dramatique en France, le théâtre, si profondément vrai, n'est pas du tout, quant aux détails, une copie analysée, ni une imitation, littéralement vraisemblable d'alentour; c'est une reproduction originale, une création, un monde."² Sainte-Beuve n'a pas connu, évidemment, la compagnie du Saint-Sacrement, mais juge toujours sain~~ment~~^{et} sans préjugé, il me semble toucher sur un point important. C'est que Molière ne se tient pas à aucune secte de faux dévots en particulier mais vise tout ce qui lui semblait être de l'hypocrisie dans la religion de son époque. C'était une période pleine de conflit religieux, et il est certain que, bien qu'il eût des amis et parmi les jésuites et parmi les jansénistes, plusieurs aspects des deux sectes devaient lui apparaître ou insincères ou trop rigoureux. Ainsi il attaque fortement le Casuisme accommodant des jésuites. Ecoutez Tartuffe:

1. Sainte-Beuve - Port Royal, T.3, p.291.

2. Ibid. p.282.

"Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
 Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
 Et cela ne doit pas retenir votre cœur
 Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
 Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
 Le Ciel défend, de vrai, certains contentements;
 Mais on trouve avec lui des accommodements;
 Selon divers besoins, il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention
 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense
 Et ce n'est pas pécher que pécher en silence."¹

Et plus loin, Orgon, enfin éclairci, noierait de plus le caractère de
 l'hypocrite:

"Ce fut par un motif de cas de conscience:
 J'allai droit à mon traité^r en faire confidence;
 Et son raisonnement me vint persuader
 De lui donner plutôt la cassette à garder,
 Afin que, pour nier, en cas quelque enquête,
 J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
 Par où ma conscience eût pleine sûreté
 A faire des serments contre la vérité."²

1. Despois. Oeuvres de Molière, T14. pp.486, 498.

2. Ibid. T.4, p.504

Et pour justifier un code si accommodant, Tartuffe donne l'habituel raisonnement des casuistes, c'est que la fin justifie les moyens:

"Et si je me résous à recevoir du père
 Cette donation qu'il a voulu me faire,
 Ce n'est à dire vrai, que parce que je crains
 Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
 Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
 En fassent dans le monde un criminel usage,
 Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein
 Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain."¹

Son attaque contre les jansénistes n'est pas aussi grande ni aussi âpre. La raison en est, nous supposons, que, tandis que ces pratiques jésuites lui semblaient despicables à cause de leur fausseté, l'autre secte lui semblait plutôt ridicule que dangereuse, en portant à l'extrême sa dévotion rigoureuse. Et toujours haïssant l'exagération, il la satirise. De sorte que Tartuffe est représenté, d'abord, comme un dévot d'une sotte sévérité:

"Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
 Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
 Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints
 Disant que nous mêlions, ~~parmi~~^{un} crime effroyable,
 Avec la sainteté les parures du diable

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.4, p.483.

"Mais vous ne croiriez point jusqu'ou monte son zèle:

Il s'impute à péché la moindre bagatelle;

Un rien presque suffit pour le scandaliser."¹

Revenons maintenant un instant à la question de savoir si Molière se moquait de la vraie religion aussi bien que de ce qui lui semblait la fausse. Nous n'avions pas l'intention d'analyser son sentiment personnel. Mais la vérité nous apparaît assez-facile à déduire, et ainsi quelques mots suffirent. On s'oppose à ce qu'il rende son Don Juan hypocrite. "L'hypocrisie, dit celui-ci, est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages... .. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme le bouche à tout le monde, et joint en repos d'une impunité souveraine Combien crois-tu que j'en connoisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion. et sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde?"² On a jugé cette pièce irréligieuse mais il ne

1. Ibid. T.4, pp.410, 418.

2. Despois - Oeuvres de Molière, T.5, pp.193-194.

^a
l'faite que pour pousser sa dernière attaque contre l'hypocrisie et contre ceux aussi qui l'attaquaient à cause de son Tartuffe.

De plus, au sujet de Bourgeois Gentilhomme, on a soulevé la question que le burlesque tableau des rites musulmans a une blessante ressemblance à la consécration des évêques, qu'il y a ainsi une raillerie offensante de la foi chrétienne. Mais voilà une conception pas du tout probable. Les contemporains ne semblent pas y avoir pensé et, en effet, cela aurait été une trop grande liberté même pour le brave Molière. Despois¹ donne des sources auxquelles il put puiser, et il apparaît qu'il y avait une ressemblance frappante entre la peinture de Molière et les cérémonies religieuses des Turcs.

Du reste nous ne pouvons croire que Molière^{fut}/sceptique en religion. Penseur indépendant, oui, nous l'avons souvent fait remarquer; mais libertin, incroyant, pas du tout. Il s'est un peu trop acharné contre l'hypocrisie, peut-être, mais c'est parce que ce vice lui semblait comme il a dit dans sa préface du Tartuffe, "d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres."² Enfin nous voudrions dire que cette parole de Cléante, l'homme raisonnable de la pièce, s'approche de plus près au vrai sentiment de l'auteur:

"Et comme je vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,

1. Despois - Oeuvres de Molière. T.8, pp.23-24.

2. Ibid. T.4, p.377

"Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
 Que ces francs charlatans, que des dévots de place,
 D'autant plus dangereux dans leur âpre collère,
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère
 Mais les dévots de coeur sont aisés à connoître
 Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux:
 Ce ne sont point ~~des~~ tout fanfarons de vertu;
 On ne voit point en eux ce faste insupportable,
 Et leur dévotion est humaine, est traitable;
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre;
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement:
 Ils attachent leur haine au péché seulement,
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême
 Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui même."¹

C'est que Molière, se tenait toujours dans le juste milieu, dans
 ce que Sainte-Beuve a appelé "la morale des honnêtes gens."²

-
1. Despois - Oeuvres de Molière, T.4, pp.422-424.
 2. Sainte-Beuve - Port Royal, T.3, p.274.

CHAIPTRE LXLa Philosophie.

Dans sa satire de la philosophie, c'est le même procédé qu'il avait employé en se moquant des médecins. Ici encore, ce n'est pas la philosophie qu'il attaque, mais c'en est l'abus - le pédantisme philosophique, ce qu'il y avait d'extravagant, de contradictoire, de prétentieux dans la pratique philosophique de son époque. Voilà ce qu'il faut regarder soigneusement. Il fait rire toujours de ses philosophes mais ce n'est pas que leurs paroles et leurs idées soient toujours aussi exagérés qu'ils puissent apparaître. Examinons un peu ces idées philosophiques de la période, et nous verrons que les coups de Molière, portent assez bien, et que la vrai comique des scènes naît plutôt des situations.

Au dix-septième siècle, la pensée philosophique se divise en deux écoles - ou plutôt il y a une école, et l'autre élément se compose de tous les novateurs aux idées révolutionnaires. Celle-là, c'est-à-dire, la philosophie scolastique, se rangeait du côté de la tradition, était disciple d'Aristote, était défenseur d'anciennes idées, d'anciennes méthodes, d'anciennes autorités. Pendant la Renaissance même une sorte de schisme commence à paraître. Une indifférence aux problèmes scolastiques, auxquels les philosophes de l'ancienne école attachaient tant d'importance, se manifestait. On commençait à voir le besoin d'une alliance de la philosophie et de la science; on renonçait ainsi aux constructions de concepts et

s'efforçait à traduire la vie universelle dans son unité comme dans son expansion infinie. Jusqu'au dix-septième siècle, pourtant, ce n'était qu'une idée flottante. Mais maintenant, avec les puissants penseurs, du grand siècle, la philosophie moderne s'annonce définitivement. Descartes et Gassendi en sont ses grands représentants en France mais, en effet, la philosophie scholastique devint alors l'objet de l'attaque à bien des savants. On voyait de plus en plus clairement que l'esprit scientifique devait se libérer du culte de l'antiquité et ne devait plus tenter les voies dialectiques et a priori ou s'engagèrent les anciens.

Après ses études au collège de Clermont, Molière avait suivi des cours de philosophie sous Gassendi, de sorte qu'il était vraiment capable de critiquer, par l'autorité d'une connaissance assez complète, des tendances philosophiques de son époque. Ainsi dans le Mariage forcé, nous avons deux types, représentant l'un la philosophie scolastique, et l'autre l'esprit sceptique. Ecoutez Pamcrace, docteur aristotélicien qui s'adresse, premièrement à un adversaire invisible, et puis à Sganarelle qui est venu le consulter sur le mariage: "Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme banissable de la république des lettres Oui, je te soutiendrai par vives raisons que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables Sais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme in balordo La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule Ah! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui. et le monde est tombé

dans une corruption générale; une license épouvantable régné partout N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Ciel, qu'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau? Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et puis que la chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme. Qui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la Qualité"¹ Parfait exemplaire du pédantisme philosophique de l'ancienne école!

L'autre philosophe, Marphurius, c'est le docteur pyrrhonien, doutant de tout, niant la réalité des choses extérieurs. A tout ce que Sganarelle lui demande il répond ainsi qu'il suit: "Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire: «Je suis venu;» mais: «Il me semble que je suis venu» "² Marphurius, en effet, touche plus près que Panrace, à la caricature. Il y a plusieurs opinions au sujet de ce qui en est l'originel. L'un a dit que c'est Descartes, l'autre que c'est un philosophe de l'école de Montaigne, et un autre

1. Despois - Oeuvres de Moliere. T.4, pp.30-35.

2. Despois - Oeuvres de Moliere. T.4, p 47.

encore que ce n'est aucun contemporain mais simplement le type traditionnel du ^y parrhônien qui se prête facilement à la comédie. Nous nous ne convenons pas à aucune de ces théories. Molière bien que libre penseur et indépendant, n'était pas libertin. Il est naturel qu'il en veuille à cette philosophie scolastique, si éloignée des intérêts de la vie commune. Mais de notre conception du caractère de Molière, qui était, après tout, bourgeois et qui aimait tant la modération partout, nous sommes bien tentés à croire qu'il n'aimait pas davantage l'attitude trop sceptique. En Marphurius, donc, nous voudrions voir un coup de satire, assez léger si l'on veut, puisque l'exagération est clairement dans l'intention de faire rire, contre l'esprit novateur dans le domaine de la philosophie.

Ceux qui voudraient avoir en Molière un libertin, un sceptique, tirent leurs conclusions, nous supposons, d'une scène du Festin de Pierre. Ils tiennent que c'est sa propre philosophie que l'auteur met dans la bouche de Don Juan, conviction qui procède du fait que Molière semble rendre attrayant ce noble libertin, tandis que qu'il nous fait rire du valet, ignorant mais du moins sincère en sa foi. Mais ce qu'on semble oublier, c'est qu'en Don Juan, type de courtisan corrompu, Molière représente un caractère qui n'est pas du tout le sien. Ecoutez cette conversation entre Sganarelle et son maître. Sganarelle: "Qu'est ce que vous croyez? Don Juan: Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quarte sont huit. - Sganarelle: La belle croyance qui voilà! Votre religion à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes,

et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne sauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoique vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner (Il se laisse tomber en tournant). -

Don Juan: Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé."¹

Nous ne pouvons croire pour un instant que c'est le vrai sentiment de l'auteur, ce scepticisme de Don Juan. Et si ce personnage a de l'attrait pour nous, il ne doit pas son charme à son code moral - ou plutôt l'absence de celui-ci - mais à son caractère même de jeune gentilhomme, brave, gai, plein de la joie de vivre. De l'autre côté, si Sganarelle est l'objet de nos rires, ce n'est pas à cause de sa philosophie, la philosophie sans prétention, d'un esprit simple, mais qui s'approche néanmoins plus près au sentiment de Molière que fait

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.5, pp.140-144.

celle de Don Juan.

Dans le Bourgeois Gentilhomme il revient un moment au formalisme de la philosophie scolastique. Ici encore le comique ne se trouve pas en ce que dit le maître de philosophie - ce qui n'est pas, en effet, fort exagéré, - mais sort plutôt de la sottise de M. Jourdain, qui veut se rendre savant. Maître de philosophie: "Que voulez-vous apprendre?" - M. Jourdain: Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ... - Maître de philosophie: Ce sentiment est raisonnable: Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. Vous entendez cela et vous savez le latin sans doute. - M. Jourdain: Oui, mais faites comme si je ne le savais pas; expliquez-moi ce que cela veut dire. - Maître de philosophie: Cela veut dire que sans la science la vie est presque une image de la mort. - M. Jourdain: Ce latin - là a raison. - M. de phil: Voulez-vous que je vous apprenne la logique? - M. Jourdain: Qu'est-ce que c'est que cette logique? - Maître de phil: C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit La première, la seconde, et la troisième: La première est de bien concevoir par le moyen des universaux.. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures Barbara, Celarent, Daru, Ferio, Baralipon, etc. M. Jourdain: Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs ... Apprenons autre chose - Maître de phil: Voulez-vous apprendre la morale? ... Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et M. Jourdain:

Non, laissons cela."¹

Avec les Femmes Savantes, et les prétentions de Philaminte, de Bélise, et d'Armande à la science, nous trouvons, comme nous pouvons y attendre, une sorte de mélange des idées philosophiques. Encore une fois, c'en est l'abus qu'il attaque. Les précieuses intellectuelles s'imaginaient avoir une grande connaissance avec la science par l'étude, toujours bien superficielle, des écrits philosophiques. Ainsi il est bien évident que Philaminte et Bélise ont lu Descartes:

Philaminte:

"Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense,
Et ne devons-vous pas laisser cela bien loin?

Bélise:

"Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science."²

Ecoutez maintenant Descartes dans son Discours de la Méthode:

"Examinant avec attention ce que j'étois, je connus ... que j'étois une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et

1. Despois - Oeuvres de Molière., T.8, pp.81-83.

2. Ibid., T.9, pp.102-103.

qui pour être, n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle, en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne lairroit pas d'être tout ce qu'elle est."¹

Plus loin, Bélise parle d'une espèce d'amour

"Qui doit être épuré comme l'astre du jour:

La substance qui pense y peut être reçue,

Mais nous en bannissons la substance étendue."²

Et la source en se trouve encore en Descartes, les Principes de la philosophie: "Nous pouvons aussi considérer la pensée et l'étendue comme les choses principales qui constituent la nature de la substance intelligente et autrement que comme la substance même qui pense et qui est étendue, c'est-à-dire, comme l'âme et le corps; il est même plus aisé de connoître une substance qui pense ou une substance étendue que la substance toute seule"³ De sorte qu'il semble que, ici encore, Molière se range contre la nouvelle philosophie, bien que son premier but, en l'introduisant, soit assurément de faire ressortir comment ces femmes savantes se rendaient ridicules.

1. Cité par Despois - Oeuvres de Molière, T.9, p.103.

2. Ibid., T.9, p.199.

3. Cité Ibid., T.9, p.199.

Et enfin, arrêtons un instant à la considération de la philosophie personnelle de Molière. Philinte, l'homme raisonnable du Misanthrope, parle ainsi à l'intolérant Alceste:

"Mon Dieu, des moeurs du temps mettons - nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
... ..
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
Et c'est une folie à mille autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais quoiqu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure.
Comme vices unis à l'humaine nature."¹

Nous ne voulons pas attribuer à Molière l'esprit entier de ce doctrine de vivre et de laisser vivre. En son grand intérêt pour la race humaine il ne voyait que trop clairement les maux de la société contemporaine, et il les a flagellés d'une satire vive. Mais ce talent d'apercevoir les vices ne l'a pas aveuglé aux vertus de la nature humaine, et il pouvait dire, encore avec Philinte, que

"Tous ces défauts humains³ nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie."²

1. Despois - Oeuvres de Molière, T.5, pp.452-453.

2. Despois - Oeuvres de Molière, T15, p.536.

En un mot, enfin, sa philosophie est surtout celle de l'école de Montaigne, celle, en effet, des gens du monde, celle qui s'interprète en termes des expériences de la vie commune. Et peut-être, une parole d'Ariste, dans l'Ecole des Maris, nous donne la meilleure résumée de sa nature:

"Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
 Et jamais il ne faut se faire regarder
 L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
 Doit faire des habits ainsi que du langage,
 N'y rien trop affecter, et sans empressement
 Suivre ce que l'usage y fait de changement
 Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
 De ceux qu'on voit toujours rencherir sur la mode
 Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux,
 Serviraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux;
 Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
 De fuir obstinément ce que suit tout le monde
 Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
 Que du sage parti se voir seul contre tous."¹

1. Despois - Oeuvres de Molière., T.2, p.362.

BIBLIOGRAPHIE.

- Allier, R. La Cabale des Dévots, Paris, 1902, in 12.
- Angot, E. Rôles et caractères dans les comédies de Molière, Paris, 1922, 18.5 cm.
- Baker, A.T. L'Avare. Comédie par Molière, London, 1918.
- Bates, E. Touring in 1600, Houghton Mifflin, 1914, 25.5 cm.
- Baumal, F. Le féminisme au temps de Molière, Paris, 1923, 18.5 cm.
- Molière, auteur précieux, Paris, 1923, 18 cm.
- Belin, F. La société française au XVIIe siècle, Paris, 1875, 23 cm.
- Bertin, E. Les mariages dans l'ancienne société française, Paris, 1879, 23 cm.
- Bourguin, L. La Controverse sur la Comédie au XVIIIe siècle, Revue d'Hist. Litt., 1919.
- Brown, A.M. Molière and his medical associations, London, London, 1897, 23 cm.
- Brunetiere, F. Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française, Paris, 1911, 8 v., 18.5 cm.
- Les Epoquees du Théâtre français, Paris, 1901, 19 cm.
- Combes, E. Le Siècle de Louis XIV d'après Mme. de Sévigné, Paris, 1885, 22.5 cm.
- Courtin, A. de Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens, Paris, 1660, 13.5 cm.
- Cousin, V. La société française au XVIIe siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle. de Scudéry, Paris, 1905, 2 v. 19.5 cm.
- Crane, T.F. La société française au XVIIe siècle, New York & London, 1889, 16 cm.

- Davignon, H. Molière et la vie, Paris, 1904, 20.5 cm.
- Deschanel, E. Le peuple et la bourgeoisie, Paris, 1881, 22.5 cm.
- Despois, E. Les Oeuvres de Molière, edited by Despois and
Mesuard, Paris, 1873-1900, 13 v. 23 cm.
- Le théâtre français sous Louis XIV, Paris, 1886,
18 cm.
- Du Bled, V. La société française, Paris, 1903-1913, 9 v. 19 cm.
- Faguet, E. En lisant Molière, Paris, 1914, 19 cm.
- Propos de théâtre, Paris, 1903, 5 v. 19 cm.
- Etudes littéraires - 17e siècle, Paris, 1885,
19 cm.
- Fauvelle, R. Les étudiants en médecine de Paris sous le grand
roi, Paris, 1899, 25 cm.
- Fournel, V. Le théâtre au XVII siècle, Paris, 1892, 16 cm.
- Gréard, O. L'éducation des femmes par les femmes, Paris,
1915, 18.5 cm.
- Janet, P. Les passions et les caractères dans la littéra-
ture du 17e siècle, Paris, 1898, 19 cm.
- La Philosophie dans les comédies de Molière,
Revue politique et littéraire, 26 oct, 1872.
- La Bruyère Les Caractères ou les moeurs de ce siècle, ed.
par G.Servois, et A.Rébellian, Paris, 1913,
16 cm.
- Lacroix, P. Usages, Institutions et Costumes - XVIIe siècle
Paris, 1879, 4°.
- La Fontaine Oeuvres, éd. par H.Régnier, Paris, 1883-97,
11 v. 23 cm.
- Larroumet, G. La comédie de Molière: l'auteur et le milieu.
Paris, 1910, 18.5 cm.
- Lavisse, E. Histoire de France, Paris, 1905, in 8 vols.6,7.

- Le Breton, A. La "Comédie humaine" de Saint-Simon. Paris, 1914, 19 cm.
- Lemaitre, J. Impressions de théâtre. Paris, 1888-96, 10 v. 19 cm.
- Locatelli, S. Voyage de France, moeurs et coutumes françaises (1664-1665). Trad. par A. Vautier, Paris, 1905, 35 cm.
- Michaut, G. Les débuts de Molière à Paris. Paris, 1923, 21.5 cm.
- Nomand, C. La bourgeoisie française au 17e siècle. Paris, 1908, 26 cm.
- Perrens, F.-T. Les Libertins en France au XVIIe siècle. Paris, 1899, 19 cm.
- Poulet -Malassis, P. Molière jugé par ses contemporains. Paris, 1877, 14.5 cm.
- Raynaud, M. Les médecins au temps de Molière. Paris, 1863, 18.5 cm.
- Roy, E. La vie et les œuvres de Charles Sorel. Paris, 1891, 22.5 cm.
- Saint-Beuve Port-Royal. Paris, 1912-13, 7 v. 19 cm.
- Saint-Simon Mémoires. éd. par A. de Boislisle, Paris, 1916, 30 v. 23 cm.
- Saulaville, F. Molière et le droit. Paris, 1913, 19 cm.
- Sarcey. Quarante ans de Théâtre. Paris, 1900-02, 8 v. 19 cm.
- Stokes, H. Mme. de Brinvilliers and her times. London, 1912, 19 cm.
-